

L'art kota - mahongwe

Louis Perrois

Les figures funéraires du Bassin de l'Ivindo (Gabon - Congo)

Louis Perrois is too well known to our readers to need a special introduction. His many studies on Gabon's arts and customs, the great number of years spent in that country, where he is the Director of the Libreville Museum, make his field research work particularly illuminating.

The present study concerns field research in the Mahongwe country-side where, by 1965-1966 no reliquary figures were to be found, as such figures were considered to be in existence in the Booue region, which is inhabited by the Ossyebas. As the author discovered several such pieces in the region supposed to be bare of them, he continued his research, extended to private collections, to pinpoint Kota-Mahongwe objects linked to the funerary "Bwete" cult.

The first reliquary Kota-Mahongwe figure was collected in 1875 by the German traveller Oscar Lenz. Between 1885 and 1945 similar pieces, few in numbers, since the Mahongwe tribe is not numerous and its artistic production was limited, have been collected. Destruction of tribal cult objects between those two dates, organised by missionaries, made it rare to find mahongwe pieces. And if some are hidden away in far-off places, villagers will not broach the subject and keep mum even if a national museum is eager to make the discovery. It should be noted that the Bwete reliquaries are also used in sorcery practices and nobody will admit to engage in this.

If the Kota country, geographically speaking, is clearly delimited, the tribes, with their own family divisions, lineage groups and practices are numerous. Ancestor bones must be preserved as the basis for the ancestor cult, all throughout the Gabon and hence in the Kota country. Initiation takes place every year during Satsi celebrations.

The Bakota population is not a numerous one. There are 75 000 of them living in Gabon, whereas 45 000 are to be found in the Congo.

Not far from the Bakota territory, in the Mekambo region, live the Mahongwe. All these tribes, forest people, have a great devotion to the famous ancestors of the family. Bones, teeth, skull fragments, etc. are kept with veneration to these remains, whose reliquaries are given different

names and forms. Baskets containing ancestral bones are attached to reliquary figures representing the ancestor, founder of the clan. For the Mahongwe the word Bwete designates at the same time the cult of the ancestors, the relics contained in the basket and the figure carved in wood and covered with copper. It happened that prolific women and twins, symbol of good luck and richness were at times honored in this fashion. Special offerings were made to those ancestors ..protectors for all kinds of endeavors.

Several figures could also top the reliquary basket. The founder of the clan, the bigger one, followed by the son or younger brother who in their turn had become heads of a different grouping. Such figures were carved until about 1957, when a new cult known as "Mademoiselle" put an end to the funerary art. The cult, of North-Congolese origin, proclaims the revelations made to a prophet in his dreams by a white "Mademoiselle". Besides, by 1923, forced labour emptied many villages and the big Bwete figures were left behind to disappear in the wilderness. The destructive climate is another factor which must not be overlooked. But, whenever possible, the Mahongwe took particular care of their reliquaries, and for this we should be grateful even if what remains is not abundant, though ancient.

Symbolic, abstract and decorative, the Mahongwe reliquary figure is generally 30 to 70 cm. high, its neck included. The face may be 15 to 30 cm. high and 10 to 25 cm. wide. The thickness of the pieces never exceeds 5 to 6 cm. in the middle and 2 cm. on the sides. The over-all characteristics of the reliquaries with the two symmetrical divisions are clearly seen in the illustrations. The "Big Bwetes" and the "Small Bwetes", the latter being more diversified and carved with greater artistic freedom, form the two large categories of Mahongwe art. New discoveries are still being made in this area. The Mahongwe artist was at the same time sculptor and blacksmith. He knew perfectly well how to blend wood and metal. The abstract Mahongwe reliquary figures constitutes a world of their own. The word "primitive" is certainly not fit to describe its achievements.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 8873
Cote : B ex 4

O. R. S. T. O. M. ex 1

48 n Collection de Références
9 NOV. 1977 n° B 8873 E/luo

La présente étude a été rédigée initialement en 1966 et reprise en 1969 comme publication multi-graphiée du Centre ORSTOM de Libreville et du Musée des Arts et Traditions. Elle est le résumé des résultats d'une enquête de terrain menée entre 1965 et 1967 en pays Mahongwé. C'est la découverte fortuite de plusieurs spécimens typiques de l'art considéré jusqu'à ces dernières années comme Ossyéba, en réalité Kota-Mahongwé, qui m'a incité à poursuivre l'enquête stylistique, bien que l'usage des objets du culte **Bwété** ait été perdu depuis de nombreuses années.

Par la suite, la collecte et l'exposition de J. Kerchache en 1967, dirigèrent les feux de l'actualité parisienne sur ces objets énigmatiques et rares, sans pour autant apporter de précisions notables à leur sujet.

Le nombre des sculptures funéraires Kota-Mahongwé du **Bwété**, conservées dans les collections occidentales et africaines, est relativement restreint, deux cents à deux cent cinquante peut-être. Une centaine de pièces, les unes manipulées, les autres étudiées sur documents, ont servi de base à cet article.

L'étude que j'en ai faite dérive, sur le plan esthétique, de la méthode d'analyse ethnomorphologique établie pour la statuaire des Fang (1972). Bien sûr l'homogénéité presque parfaite du style Kota-Mahongwé a limité les exigences de la décomposition morphologique. Celle-ci ne reprend son utilité que pour une étude plus large du style Kota tout entier. A cet égard, l'analyse de l'art Kota-Obamba de A. et F. Chaffin a été étayée par un ensemble de données morphologiques classées selon une logique combinatoire rigoureuse.

Dans la revue « Arts d'Afrique Noire », l'étude de l'art Kota-Mahongwé vient à la suite de l'article mentionné ci-dessus, intitulé « Art Kota », publié en 1973 (n° 5), qui traite plus spécialement des figures de reliquaire **mbulu-ngulu**, en bois décoré de plaques de cuivre, des Kota-Obamba du Haut-Ogooué et de la zone limitrophe de la République Populaire du Congo.

La première figure de reliquaire Kota-Mahongwé fut collectée dès 1875 par le voyageur allemand Oscar Lenz qui avait remonté l'Ogooué jusqu'à l'embouchure de l'lvindo. Elle est conservée aujourd'hui au musée de Berlin-Dahlem et a été publiée dans l'ouvrage de E. von Sydow « Afrikanische Plastik », Berlin, 1954. On peut la voir reproduite aussi dans le catalogue du musée, « Westafrikanische Plastik », III, 1969 de K. Krieger. Elle fut achetée à des Oshéba ou Ossyéba, mais O. Lenz indiqua comme origine « Aduma ou Oshéba », c'est-à-dire les deux tribus occupant la portion de l'Ogooué comprise entre Booué et Boundji (Lastoursville).

Par la suite, un Français J. Michaud, acquit dans la même région, toujours auprès des Ossyéba, une autre pièce avec le panier reliquaire, en 1881, lors d'un voyage de ravitaillement de la Mission de l'Ouest Africain dirigée par P. Savorgnan de Brazza. C'est un objet très connu, il est conservé au Musée de l'Homme, à Paris.

D'autres pièces furent collectées par la suite, entre 1885 et 1940, date des autodafés missionnaires, mais en nombre assez restreint, tant à cause de l'envergure démographique limitée de la tribu

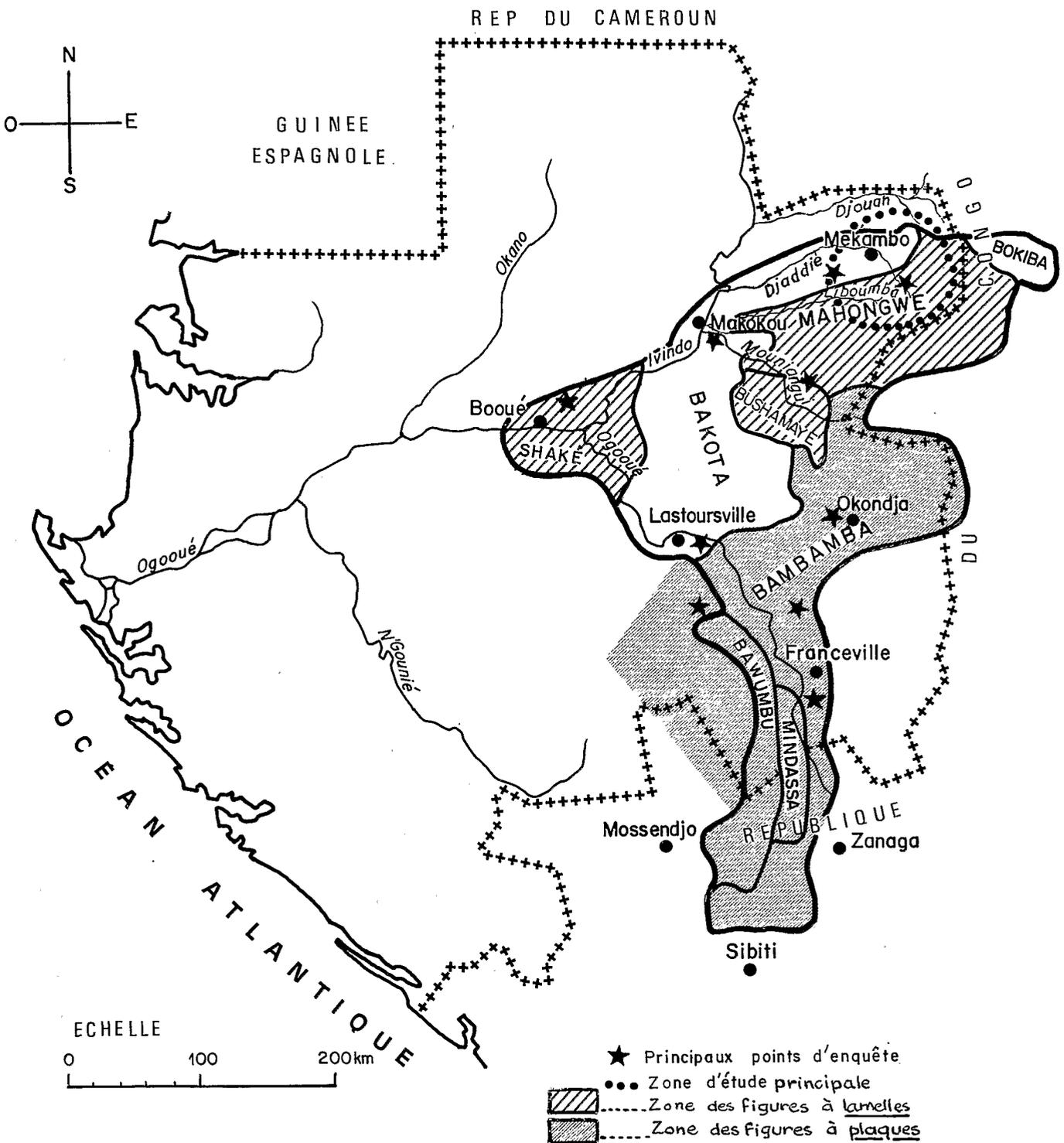
Mahongwé et donc de sa production artistique en proportion, que de la situation géographique du pays, situé à l'écart des grandes voies de pénétration du Gabon.

Après la dernière guerre, seules des découvertes fortuites ont permis de rapporter de nouvelles pièces. Il est logique de penser que dans la zone Mékambo-Makokou - Bakouaka - Kellé-Mbomo, à cheval sur la frontière du Gabon et du Congo, il existe encore plusieurs caches contenant des figures de reliquaires. En effet, à l'époque des persécutions religieuses de 1935-1940, les Mahongwé ont enterré loin en brousse, souvent à l'emplacement d'anciens villages, aujourd'hui complètement enfouis dans la forêt, des dizaines de sculptures regroupées par villages, ainsi que les reliques qui y correspondaient. Ces lieux sont considérés comme des nécropoles et il est aussi difficile d'en déterminer exactement les emplacements dans une forêt de ce type, la **rain forest** équatoriale, que de décider les villageois à en céder le contenu, celui-ci fut-il destiné à un musée national africain. Il faut savoir que les reliques du **Bwété** peuvent servir pour la fabrication de « médicaments » illicites entrant dans les pratiques de sorcellerie dont chacun tente de se défendre. Désocialisé, le matériel rituel du **Bwété**, prend une signification qui peut être redoutable par son contenu qui participe toujours du monde des morts, seul le culte lignager des ancêtres pouvant en limiter les effets sur la vie du groupe.

Ainsi, malgré les éléments documentaires qu'on aurait pu collecter dès la fin du XIX^e siècle, le peu d'intérêt accordé à ces objets fit qu'on les attribua, sans approfondir la question, à ceux qui les avaient vendus, c'est-à-dire les Ossyéba. Alors qu'en réalité, les Ossyéba n'ont cédé si facilement ces objets rituels que parce qu'ils n'étaient pas à eux, mais à leurs voisins. Coutumiers des razzias d'esclaves en pays kota, ils avaient dû emporter ces sculptures après un pillage. A l'époque, on connaissait déjà les **Byéri** fang, trouvés dans le nord du Gabon et au sud du Cameroun. On a ainsi supposé que les figures **naja** (nommées ainsi à cause de la forme aplatie de leur face, comparable à la tête du serpent naja en colère) du Haut-Ogooué étaient des formes intermédiaires, sur le plan ethnographique, entre les statues en ronde-bosse des Fang et les sculptures de reliquaires, très plates, des Bakota des sources de l'Ogooué.

D'ailleurs, les Ossyéba étaient un peu apparentés aux Fang : ils ont constitué avec les Fang Nzaman le courant oriental de l'invasion pahouine au XIX^e siècle. Actuellement, ils ont complètement disparu, absorbés par l'ensemble **Baké** ou **Mékina** qui comprend tous les clans de la région est du pays Fang (Booué, Makokou). Par la suite, les spécialiste et amateurs localisèrent ces objets dans l'ensemble Kota à cause de leurs structure formelle aplatie et de leur décor à lamelles de cuivre. Il faut ajouter que le terme de Kota, encore souvent employé aujourd'hui dans un sens général, est très vague puisque les Bakota comprennent plus d'une dizaine de tribus distinctes, les unes ayant une organisation de la parenté à tendance patrilinéaire au nord de la Sébé, les autres à tendance matrilinéaire dans le Haut-Ogooué et la Likouala-Mossaka au Congo.

Ainsi les figures gabonaises dites « naja » ont été cataloguées jusqu'à ces dernières années comme

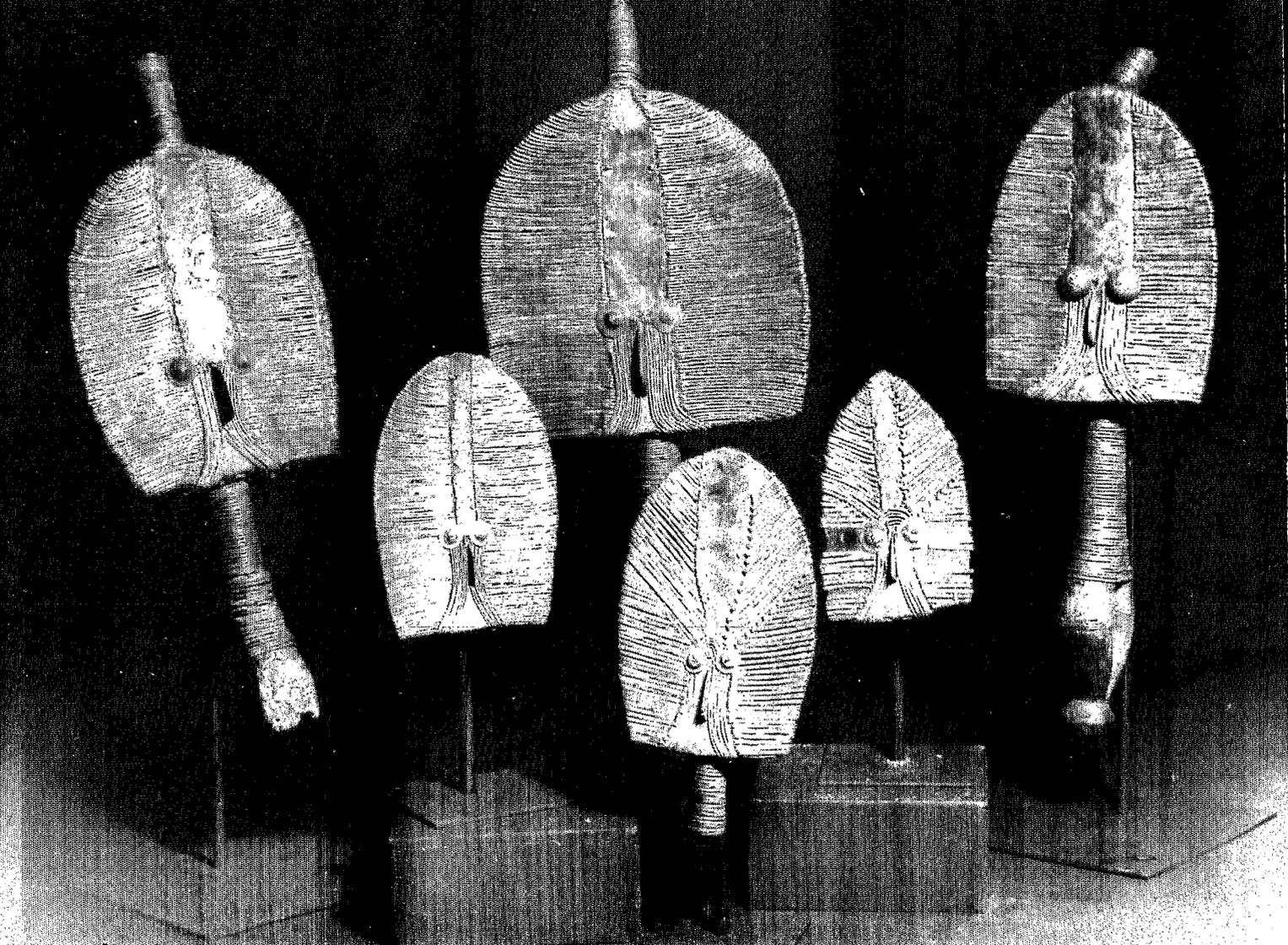


Extension des styles Kota au Gabon.

Ossyéba, ce nom pouvant désigner soit un groupe tribal de l'ensemble Kota, soit l'objet lui-même, soit encore le culte qui y était attaché. Les explications fournies étaient toujours imprécises, pour la simple raison que personne n'avait enquêté sur le sujet là où il fallait le faire, c'est-à-dire en pays Mahongwé et Shamaye. Sur place cependant, plusieurs amateurs venus en voyage ou résidant au Gabon, avaient déjà entrevu l'origine exacte de ces sculptures, en

particulier l'administrateur Millet en 1949 dont les notes de tournée ont été déposées aux archives du département Afrique Noire du Musée de l'Homme, certains antiquaires et un ethnologue américain. Les uns et les autres ne publièrent cependant aucun rectificatif.

Après la redécouverte de 1966 et la parution, sous forme d'une brochure multigraphiée, d'une courte étude des figures funéraires de la vallée de



a

b

c

d

f

e

1. - Ensemble de six figures de reliquaire **Bwété** conservées au Musée National des Arts et Traditions de Libreville (Gabon), missions O.R.S.T.O.M. de 1966 à 1972, région de l'Ogooué-Ivindo.

Grands Bwété

- a 34 cm (socle manquant)
- b 49,5 cm
- c 46 cm

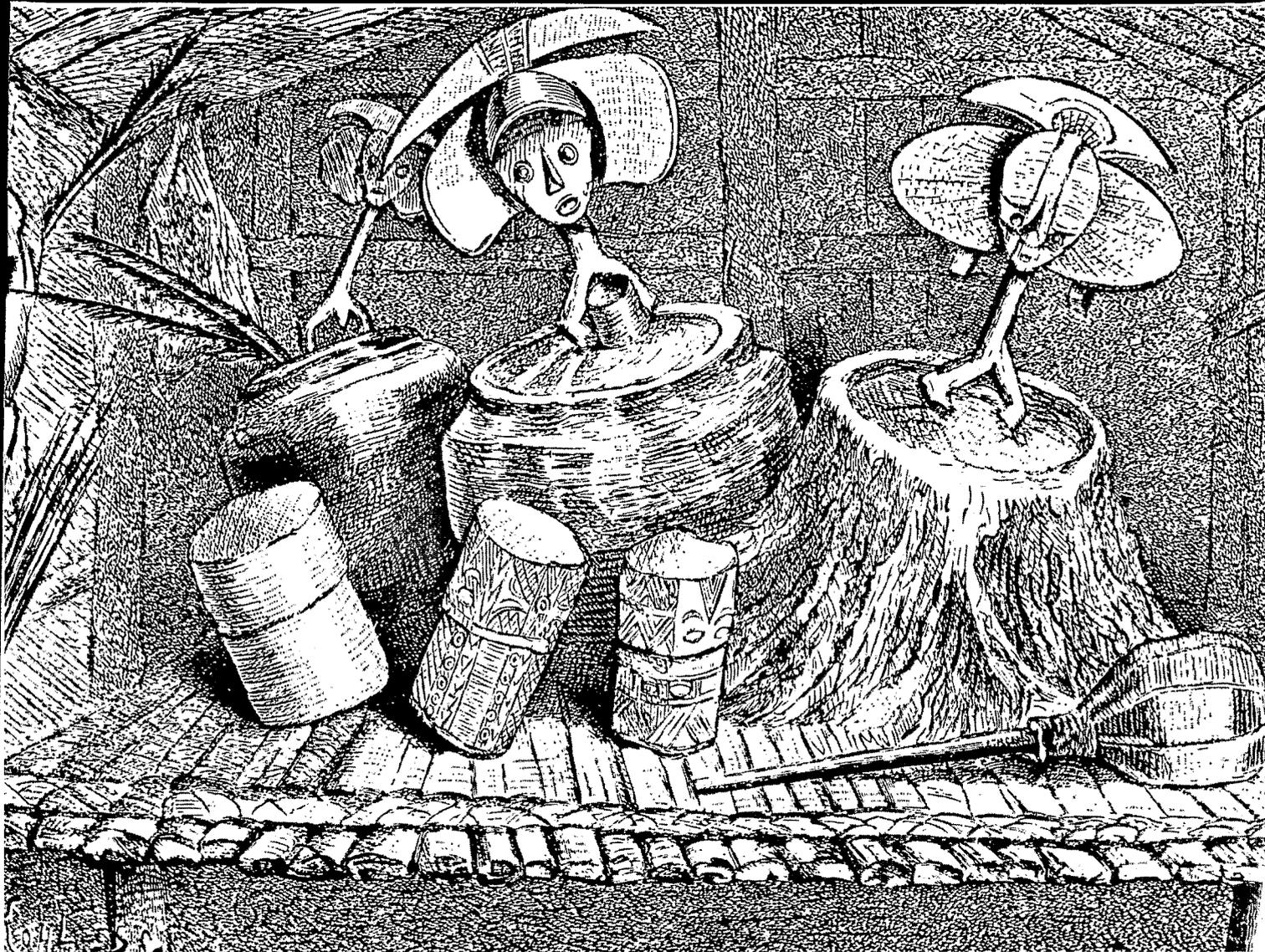
Petits Bwété

- d 17,7 cm (face seule)
- e 23,8 cm (socle manquant)
- f 15,4 cm (face seule)

l'Ivindo, un regain d'intérêt sembla se manifester pour les « Ossyéba ». C'est ainsi que l'antiquaire parisien J. Kerchache vint au Gabon et précisément en pays Mahongwé, à l'insu des autorités, en 1967, pour y faire une « découverte » que l'équipe de prospection du nouveau musée de Libreville avait mise en réserve in-situ depuis déjà quelques mois. Les objets furent exposés à Paris fin 1967. Peu de

temps après, sur la demande du Président Léon Mba, les œuvres qui n'avaient pas encore été vendues furent saisies et rapatriées au Gabon, pour le compte du Gouvernement. Cette réaction rapide et très sensée des plus hautes autorités du Gabon montra qu'elles étaient conscientes de la valeur de leur patrimoine national et prêtes à le défendre efficacement.

Le chercheur américain Léon Siroto, ethnologue et esthéticien spécialiste des arts de l'Afrique Centrale, a publié en 1968 à Los Angeles, un article sur le « Bwiiti des Mahongwé », dans la revue « African Arts ». Dans cette intéressante étude, basée sur des observations de terrain (1960), L. Siroto interprète le symbolisme des formes et des détails décoratifs des figures de reliquaire, en insistant sur la pertinence de leur aspect « foliacé ». Il retrace l'historique des premières découvertes faites dans le Haut-Ogooué et le Bas-Ivindo. En conclusions, il défend la thèse d'une origine peut-être plus occidentale du style, celui-ci pouvant être aussi bien Shaké quc Mahongwé. C'est une hypothèse, mais jusqu'à maintenant il n'a jamais été



2. - Première reproduction des figures de reliquaire **Bwété** ou **M'Boy**, publiée dans « Le Tour du Monde » par P. Savorgnan de Brazza, « Trois explorations dans l'Ouest Africain », 1887-1888.

Figures de bois et de cuivre ; paniers et boîtes en écorce à reliques d'ancêtres ; hochet rituel en vannerie, au premier plan ; le tout disposé sur une claie installée dans la case réservée au culte.

découvert de figures foliacées en pays Shaké alors qu'il en a été rapporté plusieurs dizaines des peuples de la rive gauche de l'Ivindo : Mahongwé, Ndambomo et Bushamaye. Le problème reste donc entier pour les groupes shaké, akélé et même aduma.

**

LE PAYS KOTA

A. Chaffin a esquissé les grandes lignes de la géographie physique et ethnique des Bakota dans son article sur l'Art Kota », 1973. Il faut toutefois préciser quelques points de détail concernant les tribus du nord, celles qui ont pratiqué le culte du Bwété et façonné les figures de reliquaires à lamelles.

Le pays Kota est situé à l'extrême est du Gabon, avec un débordement en République Populaire du Congo. La zone occupée par les Mahongwé, Bushamaye, Shaké, Ndambomo et Bakota représente une superficie de 40 000 km² environ.

L'aspect physique du pays Kota est tout à fait homogène. Le relief est constitué par un plateau d'altitude moyenne (300 à 600 m) qui surplombe la haute vallée de l'Ogooué vers l'ouest et les affluents de la rive droite du Congo à l'est. Par endroits quelques mamelons dominent les collines (massif de Boka-Boka près du Mékambo, Mont Ngouadi au centre du plateau). Les cours d'eau, au bassin souvent marécageux, sont très nombreux et tous orientés vers l'ouest.

L'Ivindo (570 km), après un cours supérieur coupé de rapides, devient sinueux pour se jeter dans l'Ogooué en amont de Booué après plusieurs chutes importantes sur le rebord du plateau. Ses affluents gauches : Djouah, Djaddié, Liboumba, Mounianghi, drainent tout le nord du pays Kota. Leurs nombreuses ramifications forment des zones de marécages dans les bas-fonds. L'ensemble de la région est recouvert par la forêt dense, de type équatorial (avec des lambeaux de forêt primaire), qui couvre même les mamelons les plus élevés. Le climat est également de type équatoriale avec deux grandes périodes

principales : une saison des pluies d'octobre à mai, et une saison sèche de juin à septembre (parfois coupées par de courtes périodes plus ou moins sèches ou pluvieuses).

ORGANISATION SOCIALE

Les Bakota pris dans leur ensemble ne forment pas une entité ethnique parfaitement homogène du fait de la distinction en tribus de tendance patrilinéaire au nord et matrilineaire au sud. Les règles de parenté dans cette région privilégient soit la famille du père, soit celle de la mère, soit encore les deux familles en les impliquant dans un circuit de services économiques et rituels. Les Mahongwé, Bushamaye et Ndambomo sont nettement patrilinéaires. La tribu (**ilongo**), le clan (**ikaka**) et le lignage (**diyo**) sont les trois éléments d'articulation sociale. Chaque tribu possède un dialecte particulier. Les Bakota du nord se comprennent tous entre eux, sauf les Shaké qui sont à part.

L'existence des confréries initiatiques **Mungala** et **Ngoy** pour les hommes, **Lisimbu** pour les femmes, est attestée partout. On pratique la circoncision des adolescents (**satsi** ou **itsinda**) en même temps que les initiations pour les confréries.

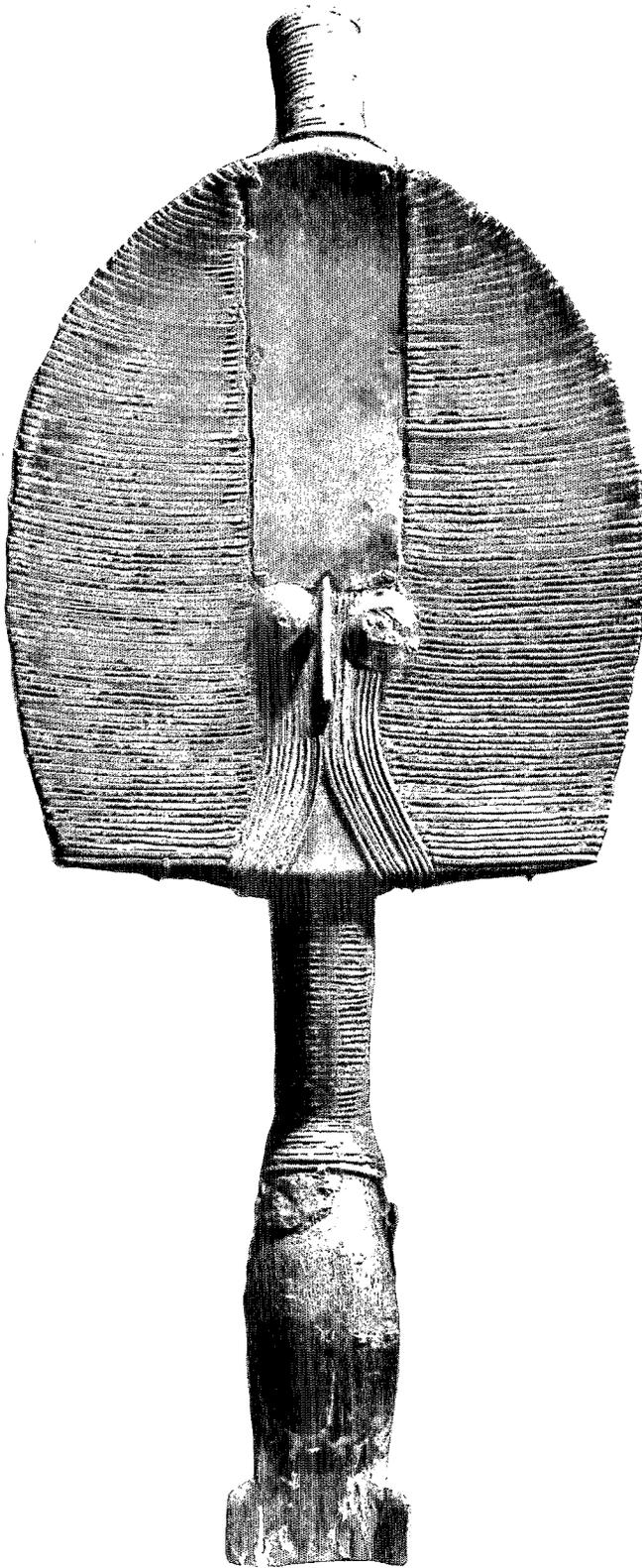
Le culte des ancêtres **Bwété**, dont la conservation et la vénération des ossements des parents décédés sont les manifestations essentielles, est répandu dans tout le Gabon et donc en pays kota. Des rituels de divination, de guérison et de propitiation sont faits périodiquement et surtout dans les situations socialement difficiles.

Toute la vie des Bakota tourne autour des initiations qui sont faites chaque année au cours des fêtes de **Satsi** qui regroupent les manifestations rituelles essentielles de la société : enseignement, divination, révélation des masques, rites de passage.

L'homme faisait la guerre, la chasse et la grande pêche. Il parle avec les morts et les esprits, il est le maître des initiations. La femme cultive, pêche, cuisine, entretient la case et s'occupe des enfants. Elle est un élément déterminant de la vie du groupe en tant que détentrice de la vie sur les plans naturel et symbolique. Les rituels d'initiation aux sociétés féminines mettent toujours en cause des symboles sexuels. Les jeunes garçons, au moment des fêtes de **Satsi**, sont d'ailleurs « traités » par ces groupes de femmes bien qu'ils ne soient pas à proprement parler initiés.

Les rituels de guérison sont souvent dirigés par des femmes, alors que la recherche des sorciers est l'apanage des hommes. Un équilibre s'établit donc dans le groupe social, chacun ayant besoin des autres pour survivre.

Dans chaque clan on trouve une assemblée plus ou moins nombreuse de **bakani**, sortes de dignitaires civils (juges) dont le rôle est de régler les palabres et de veiller à la bonne marche des affaires coutumières. Il n'y a pas de « chefs » en dehors des chefs de clan qui ont eux-mêmes une autorité assez diffuse. L'indépendance de chaque lignage est reconnue par tous d'où des déplacements nombreux, le chef de famille n'hésitant pas au moindre prétexte à partir s'installer ailleurs. En résumé, la société kota est de type segmentaire, basée sur une complémentarité rigoureuse des groupes masculin et féminin pour



3. - Grand **Bwété** ; bois, cuivre et laiton ; H. : 52,7 cm ;
Museum of Primitive Art, New York.

les tâches quotidiennes et les responsabilités rituelles. Elle est caractérisée aussi par une grande mobilité sociale à l'intérieur du cadre ethnique.

DEMOGRAPHIE DES BAKOTA

Les Bakota (nord et sud) représentent environ 13 % de la population totale du Gabon. Les Fang, à titre de comparaison, constituent 34 % de ce total qui est estimé à 900 000 personnes en 1975, l'évolution démographique du pays ayant été très nette depuis 1965.

En 1970, les Bakota de l'Ivindo recensés officiellement étaient au nombre de 31 000, les Obamba et apparentés 38 000 et les Bakélé, 12 000 environ. 81 % des Bakota du nord vivent « au village » pour seulement 71 % des Bakota du sud. Ces pourcentages reflètent le conservatisme coutumier des gens du nord qui sont plus intégrés à la vie villageoise du fait de leur isolement géographique. D'autre part, presque la moitié des Bakélé sont installés près des Bakota et leur sont souvent apparentés par des alliances matrimoniales, les autres étant le long de l'Ogooué, dans la Ngounié et la Nyanga.

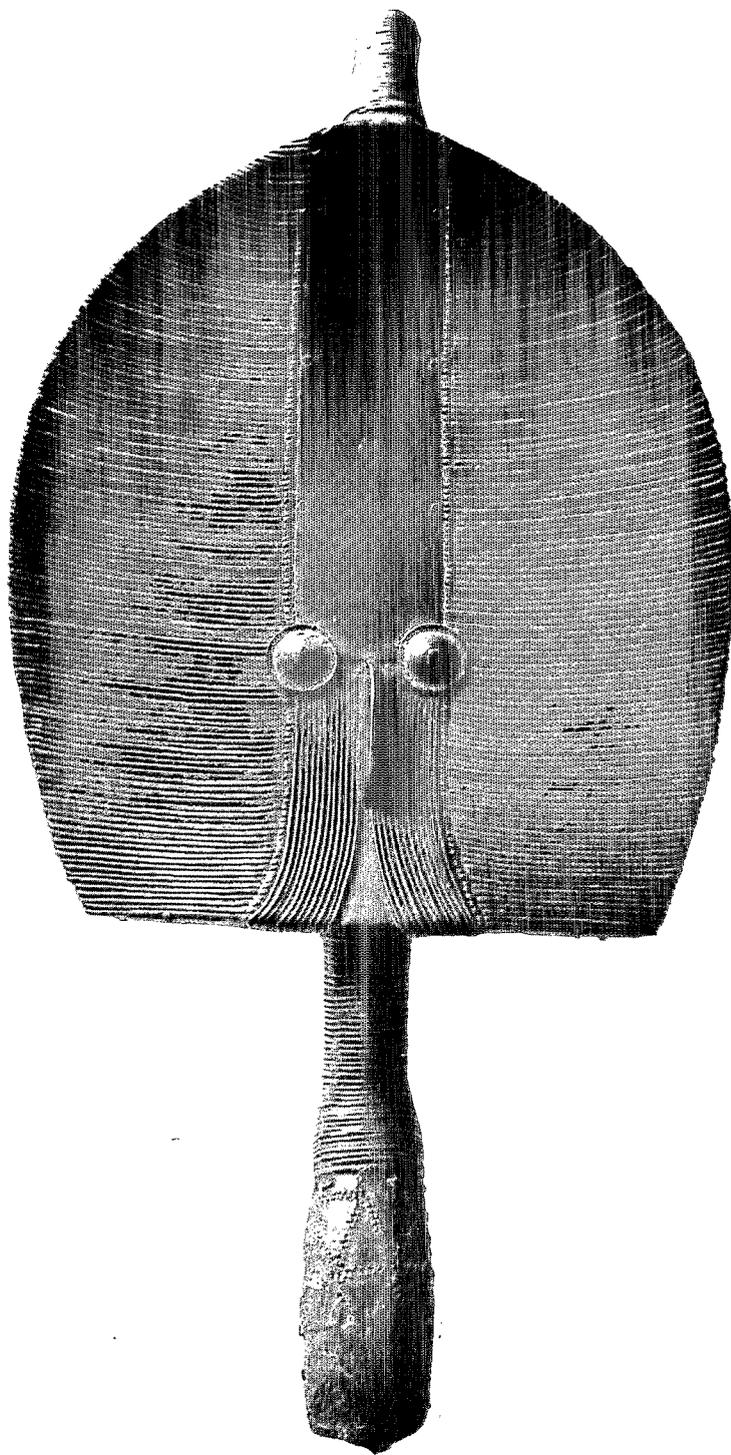
Il y a trois régions à forte concentration kota : l'Ogooué-Ivindo, le Haut-Ogooué et l'Ogooué-Lolo. Ailleurs, il y a de petites minorités de travailleurs (Port-Gentil, Libreville), les Bakota en général n'aimant pas trop s'éloigner de leur région d'origine.

Si on associe les Bakota du Congo et du Gabon on arrive à un total d'environ 140 000 personnes dont les deux-tiers relèvent de l'administration gabonaise. Au Congo, on trouve des Ambété (du groupe linguistique Mbédé), proches parents des Obamba du Gabon ; des Mboko, des Mindassa, des Bokiba et des Mahongwé.

La densité démographique du pays kota est très faible partout. Elle dépasse à peine 1 h/km² dans les trois régions de l'est du Gabon. Les villages sont également peu nombreux : en 1970, on en trouvait 163 dans l'Ogooué-Ivindo, 60 autour de Lastoursville, 278 dans le Haut-Ogooué et environ 250 au Congo. Pour les seuls Mahongwé, Bushamaye, et Ndambomo, on peut aujourd'hui estimer ce nombre à 200. L'impression d'ensemble est celle d'une grande misère démographique, pratiquement chronique, du fait de l'exode rural massif dont l'ampleur s'est particulièrement aggravée ces dernières années. A l'époque où les structures sociales et les rites essentiels étaient encore en pleine vigueur, avant 1900, au moment de l'expédition de l'Ouest Africain dirigée par P. Savorgnan de Brazza, les villages kota étaient beaucoup plus grands que ceux qu'on peut voir aujourd'hui. Jacques de Brazza et Attilio Pecile, dans un rapport de tournée en pays kota daté de 1885, mentionnent des villages de 500 à 600 cases sur le moyen Ivindo.

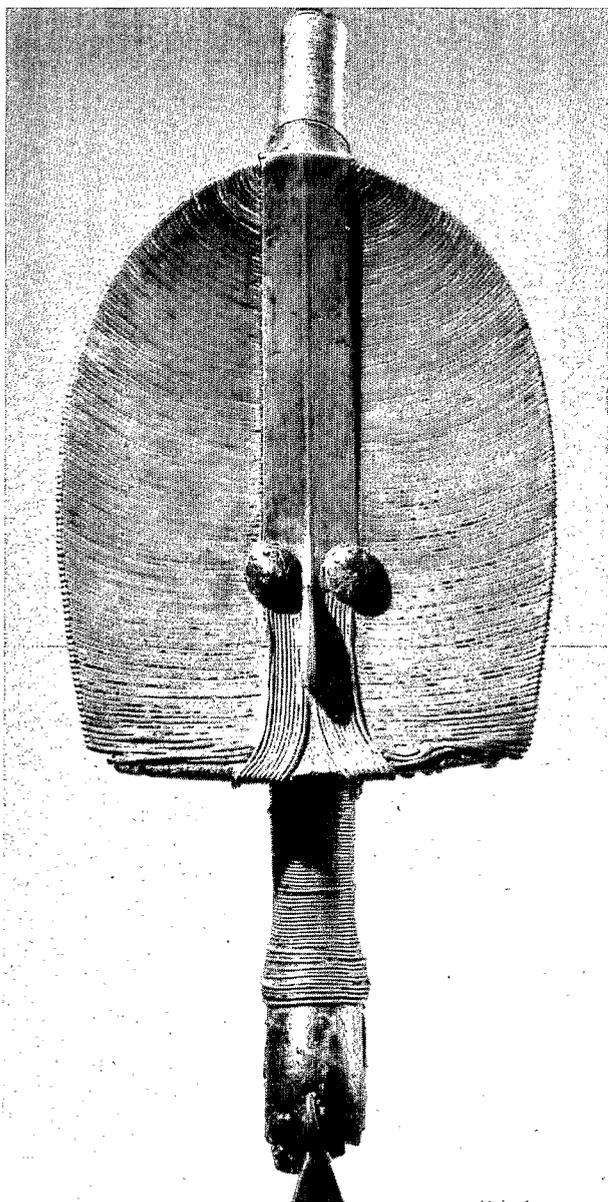
LES TRADITIONS D'ORIGINE

Le groupe Kota-nord comprend, au Gabon, cinq groupes ethniquement distincts : les Bakota (aussi appelés Kota-Kota), les Mahongwé, les Shaké (Bashaké), les Bushamaye et les Ndambomo. Vers Booué se trouve le groupe Boshéba (Ossyèba) qui est plutôt apparenté aux Fang. Plus au sud, les groupes Obamba (Bambamba ou Ambama), Ndas (Mindassa), Wumbu (Bawumbu) et Mbahouin occupent le Haut-Ogooué et le rebord du plateau téké.



4. - Grand Bwété ; bois et cuivre ; H. : 53 cm ; coll. André Fourquet, Paris (photo A. Morain).

Les Ossyèba : Les Ossyèba sont suivant les traditions orales, une population ancienne, originaire des savanes de l'actuelle République Centrafricaine, au nord-est du Gabon, qui aurait été bousculée successivement par les Bakwélé et les Fang, avant d'être assimilée par ces derniers, au XIX^e siècle, puis



5. - Grand **Bwété**; bois et cuivre : lamelles de la face légèrement incurvées (cf. coll. F. Stafford); H. (visage) : 24,5 cm; coll. Marc Ginzeberg.

finalement complètement absorbée. Aujourd'hui, il ne reste que deux ou trois villages se disant « purs Ossyèba », près des chutes de Booué.

Le poste de Makokou, devenu capitale régionale de l'Ogooué-Ivindo, est un ancien village ossyèba du nom de **Makokumengamésila** qui était installé à la confluence de l'Ivindo et de la Liboumba. La tradition raconte que les Bakwélé ont attaqué les Ossyèba au temps de la guerre « Mékumba » vers 1910. Les Ossyèba, réfugiés dans une île de l'Ivindo, avaient résisté à l'assaut de leurs adversaires, tandis que les Bakota et les Mahongwé, leurs voisins, fuyaient par la Liboumba. A la faveur de la nuit, les Ossyèba se replièrent jusque chez les Sambaka, un autre clan ossyèba installé plus en aval, pour ensuite contre-attaquer. Ils tuèrent alors le chef Mékumba et

défirent complètement les Bakwélé dans un site nommé **Mènémékumba**, à une journée de pirogue en aval de l'actuel Makokou.

Les Fang Nzaman n'étaient pas encore là puisqu'ils ont seulement suivi les Bakwélé qui leur ont cédé la place sur le bas Ivindo au début du XX^e siècle. Ces quelques faits d'histoire locale montrent que les Ossyèba ont constitué au XIX^e siècle une tribu bien différenciée à la fois de leurs voisins immédiats Shaké, Ndambomo et Bakota, mais aussi des groupes plus lointains comme les Bakwélé et les Fang Nzaman auxquels ils étaient apparentés à l'origine.

Les différences entre Ossyèba et Bakota sont donc historiquement tout à fait nettes. Malheureusement on ne sait rien de la culture ancienne des Ossyèba, sinon que c'étaient de farouches guerriers, trafiquants d'ivoire et surtout d'esclaves qu'ils revendaient aux Okandé du Moyen-Ogooué. Un art Ossyèba existait donc, peut-être apparenté aux sculptures en ronde-bosse des Fang ou plus certainement intermédiaire entre les formes kota, plaques de cuivre, et fang. On connaît un certain nombre de ces figures attribuées aux Aduma et, plus vers le centre-sud, aux Masango. Mais aucune pièce n'est attestée comme spécifiquement ossyèba. Pour les Shaké, il en est de même.

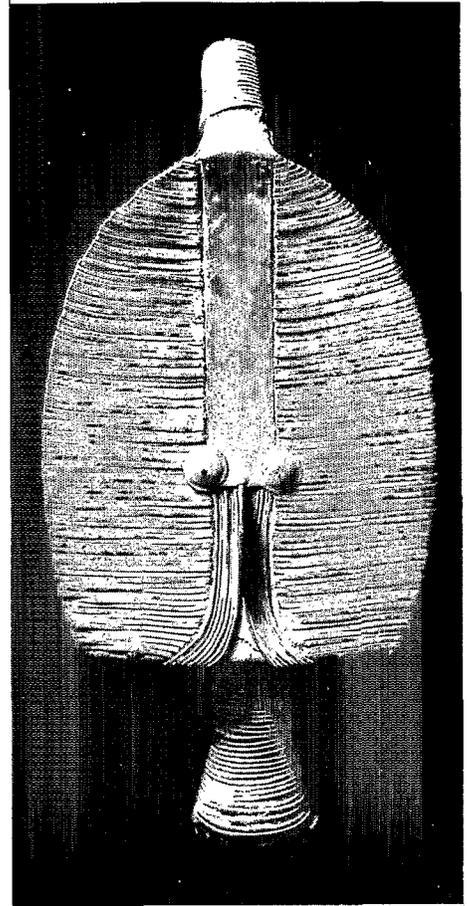
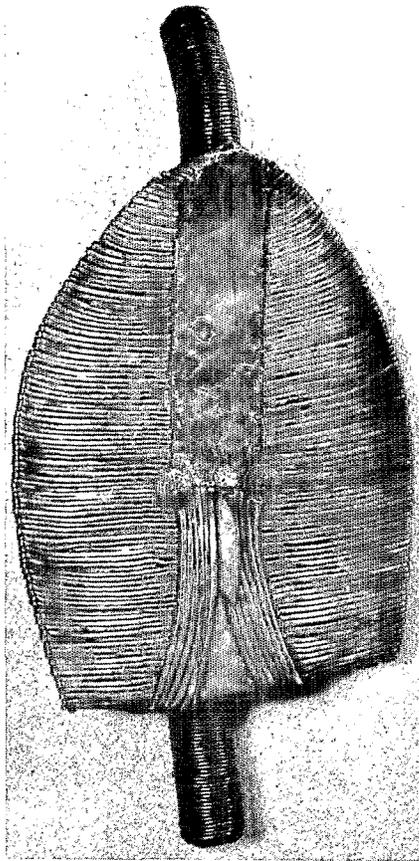
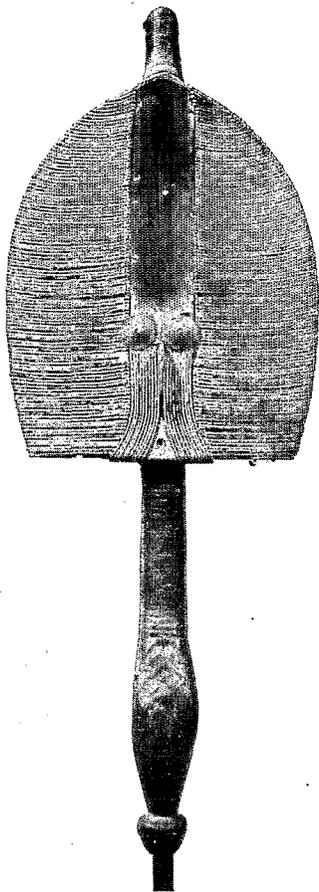
Chacune des tribus kota a ses coutumes et ses particularités. L'étude détaillée des migrations montre que la mise en place des populations s'est faite suivant un schéma complexe. Les coutumes — organisation sociale et parentale, confréries d'initiation, croyances magiques ou religieuses — de tous ces groupes sont apparentées entre elles comme celles des autres ethnies gabonaises qui ont des liens géographiques ou linguistiques : groupe Bawumbu (Mbahouin, Wandji, Tsangui), groupe Bandzabi (Aduma, Vuvi), groupe Tsogho, groupe Punu (Lumbo), groupe Myéné, etc.

Ces ressemblances d'ensemble se comprennent facilement si on considère que toutes ces tribus sont essentiellement forestières et qu'elles participent toutes de la « civilisation équatoriale atlantique » caractérisée par la primauté de la notion de famille et de parenté, la décentralisation poussée de l'autorité, le rôle important des sociétés d'initiation au niveau des villages, le culte lignager des ancêtres et une économie de subsistance dans laquelle, à côté d'une agriculture assez rudimentaire, la chasse et la pêche ont encore une importance certaine.

Les Bakota : Les Bakota proprement dits se répartissent en deux zones : Lastoursville et Makokou. Venus du nord par l'Ivindo, ils ont fui devant les guerriers Bakwélé et Fang comme les Ossyèba, pour finalement se fixer sur les affluents gauches du fleuve. D'autres, venus avant, étaient allés s'établir vers le Mont Nguoudi, au centre du plateau interfluvial compris entre l'Ogooué et la Sébé, aux sources de la Djidji et de la Dilo, pour se diriger ensuite vers l'Ogooué.

D'un point de vue artistique, les Bakota de l'Ivindo façonnent des masques de danse très expressionnistes qui s'enfilent sur la tête (**Emboli**) (1)

(1) Vers Makokou, le masque s'appelle « mboto mwa empoli », c'est-à-dire « l'habit du masque Empoli ou Emboli ».



6. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : le fil de cuivre spiralé et les plaques qui décoraient le cou et la base du socle sont manquantes ; H. : 53,5 cm ; coll. Katherine White Reswick (document The Cleveland Museum of Art).

7. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : ogive de la face très pointue, socle brisé ; H. : 44 cm ; Linden Museum, Stuttgart.

8. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : socle manquant ; H. : 35 cm ; coll. Galerie Künzi, Oberdorf-Solothurn, Suisse.

mais il semble d'après les déclarations des informateurs qu'ils n'aient pas eu de figures de reliquaires comme leurs voisins. Ils conservaient pourtant les ossements de leurs ancêtres dans un panier tressé ou un filet que le chef du lignage gardait dans sa case.

Les Mahongwé : Non loin des Bakota, les Mahongwé sont établis dans la région de Mékambo, le long de la Liboumba. Ils sont très liés avec les Ndambomo et les Bushamaye qui sont, eux, établis dans le canton Bouéni, au sud de Makokou, sur la piste Makokou - Bakouaka - Okondja. Ces tribus se disent curieusement originaires des régions méridionales, au-delà d'Okondja sur la Sébé. En réalité, il semble que ce soit là la seconde partie de leur migration, la première les ayant conduits du Haut-Ivindo au Mont Ngouadi. En tout cas, les Mahongwé et Bushamaye déclarent n'avoir pas connu les Bakota avant l'arrivée des blancs.

Les Shaké : Les Shaké ou Bashaké de la région de Bououé, apparentés aux Bakota, sont également originaires de la haute Djidji, aux confins du Mont Ngouadi. Ils n'ont atteint l'Ogooué qu'assez tard, après le passage des grandes explorations du fleuve (Walker, Lenz, Brazza, Marche et Compiègne).

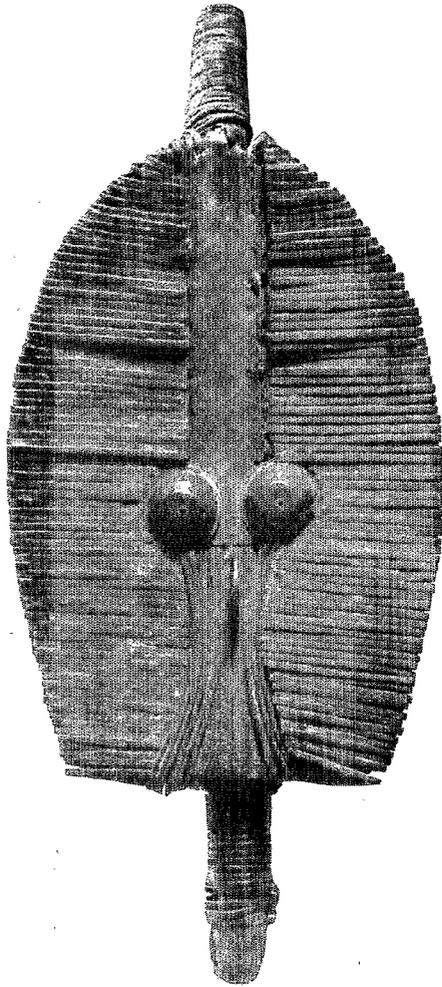
Jusque vers 1875, les Ossyèba les empêchèrent d'accéder à la grande voie de communication transgabonaise, l'Ogooué.

**

LE CULTE DES ANCETRES CHEZ LES KOTA-MAHONGWE

La dévotion aux reliques des morts illustres de la famille était répandue dans toutes les populations du Gabon jusqu'à la dernière guerre. C'étaient la philosophie et la religion fondamentales de toutes les tribus forestières du bassin de l'Ogooué. Caractérisé par le prélèvement et la conservation de certains os des anciens du lignage (crânes, fragments de crâne, mâchoires et dents, vertèbres, phalanges, quelquefois des os longs), le culte s'accompagnait de pratiques cérémonielles, d'invocations et d'offrandes rituelles.

Chez les Fang, c'est le **Byéri**, connu par la magnifique statuare de bois qu'il a suscité. Ailleurs, c'est le **Dwa** des Okandé, le **Banguru** des Aduma, le



9. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : ogive de la face étroite, socle manquant ; H. : 33,5 cm ; coll. Galerie Duperrier, Paris.

Mikuku des Shaké et Ndambomo, le **Mboy** des Obamba, l'**Edim** des Bakwélé, l'**Alumbi** des Orungu. Chez les Bakota, Mahongwé, c'est le **Bwété**.

Le panier en vannerie ou en écorce qui contient les reliques est la plupart du temps surmonté d'une statuette ou d'une effigie sculptée représentant l'ancêtre fondateur du clan.

Chez les Mahongwé de Mékambo, le mot **Bwété** désigne à la fois le culte des ancêtres, les reliques qui sont conservées dans le panier en vannerie et la figure de bois plaquée de cuivre qui est au-dessus (**boho-na-bwété** = la face du **Bwété**). Le **Bwété** était conservé dans une petite pièce — plutôt une sorte de placard — spécialement aménagée dans ce but au fond de la case du chef de clan. La figure sculptée était attachée avec des lianes et des fibres végétales tressées sur le panier. Elle pouvait en être séparée pour certains rituels comme celui de la présentation des reliques au cours de l'initiation et la danse du **Bwété**, sorte de saynète où les statuettes étaient manipulées comme des marionnettes.

Dans le récipient, on mettait des fragments de crâne comme chez les Fang, mais (c'est une des

particularités des Mahongwé et Bushamaye) les os étaient plaqués de feuilles de cuivre. Les phalanges portaient de nombreuses bagues de cuivre et de bronze, les os longs étaient sertis de fils métalliques torsadés en ressort. A côté de ces reliques, décorées somme toute comme celles qu'on peut voir dans les trésors de nos cathédrales européennes, on trouvait des objets décoratifs en cuivre travaillé, surtout des bagues et des bracelets ainsi que de petits tortillons de forme biconique dont on ne sait plus rien.

Les ancêtres représentés étaient les mâles les plus célèbres du lignage et du clan (dont on a souvent oublié le nom au bout de cinq à six générations) et certaines femmes exceptionnellement prolifiques. Les ossements des jumeaux étaient également très prisés car la gémellité, chez les Mahongwé, est signe de richesse et de chance.

Le culte était rendu par le chef de clan : il invoquait le **Bwété** pour faire bonne chasse ou bonne pêche, obtenir la richesse matérielle, conserver ou recouvrer la santé, acquérir du prestige et surtout avoir de nombreux enfants, surtout des filles, à la fois source de vie nouvelle et de richesse (par le biais de la dot).

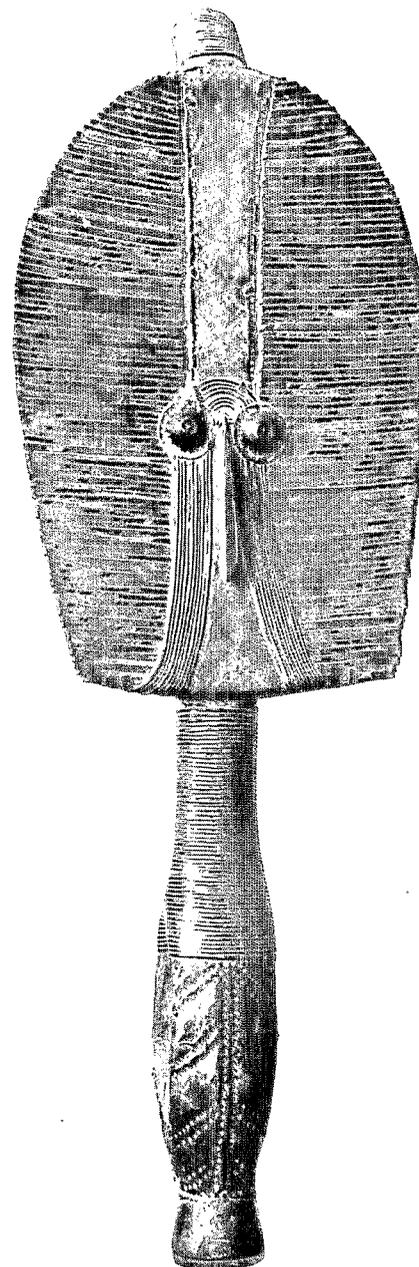
Les pratiques rituelles consistaient en libations et offrandes de nourriture (bananes cuisinées, manioc et surtout viande) d'une part et en sacrifices sanglants de l'autre (volailles et cabris). Au lendemain de l'offrande, les notables du clan se réunissaient pour manger cérémoniellement les restes du festin sacré.

Habituellement, seul le chef de clan ou de lignage était habilité à manipuler le **Bwété** sous peine de sanctions sévères pour les curieux ou les imprudents, mais tel ou tel membre masculin du groupe pouvait rêver que les ancêtres lui demandaient, à lui personnellement, de faire une offrande ou un sacrifice. Dans ce cas, le pouvoir sacramentel de l'officiant clanique pouvait être délégué.

Quand il fallait initier les jeunes gens d'une famille, le patriarche rassemblait tous les clans de sa parenté et chaque dignitaire du **Bwété** apportait les reliques et les figurines de son groupe. Après les cérémonies propitiatoires secrètes et les différentes épreuves à caractère magique qui se déroulaient en brousse (ces rites ayant surtout pour but de protéger le néophyte de la puissance des reliques), tous les paniers rituels auxquels étaient fixées les figures étaient rassemblés dans la cour du village, devant l'assemblée de tous les parents, hommes, femmes et enfants. Puis, chaque dignitaire dansait à son tour en tenant le panier du **Bwété** dans ses mains. Le danseur était habillé d'un pagne de raphia rougi, de colliers de cuivre et de perles, et coiffé d'une grosse touffe de plumes de touraco. Après cette démonstration publique destinée à inspirer le respect des ancêtres à tous les membres de la société, petits et grands, chacun repartait dans son village avec son panier.

Le **Bwété** était ainsi au centre de la vie du groupe clanique. En dehors de l'initiation qui permettait d'intégrer de nouveaux membres dans la société (l'initiation au **Bwété** pouvant être liée ou pas à la circoncision — **Satsi** — qui en tout cas devait la précéder obligatoirement), une autre des fonctions du **Bwété**, fonction latente cette fois, était d'être l'occasion de rassemblements périodiques du clan puisque chacun d'eux conservait un seul panier-reliquaire bien

Village	Clan	Nom du reliquaire ou des figures	Nombre de figures
Bédounou [canton Demi-Pays (Mékambo)]	Bokuma	Mbéla	1
	Boyèka	Yékanolo	sans
	Bondongo Bokwidi	Sangondo Mwendè	sans sans
Djokosana	Bungoï	Nungo Zoa	2
	Bungo	Zambé	2
	Samakoné	?	2
	Botsiba	Nzélé & Niyungu	2
	Kazazoku	?	1
	Bunianga	Bwinamongo	1
	Mbolé	Muniandji Isaho	2
	Etiéla	Bushamaye	Dyamba
Ombondji/ Mézaza		Tsembi Koso	1
Ombondji/ Benguma		Elomba	sans
Bakalanga		Djamba Mbèla	2
Bokodi		Mobongo Sabayadi	2
Bobila		Kolombè Ikolo	2
Edika		Zambé	sans
Bongondjé		Epèné	1
Bokatola		Bahètsèné	1
Bosando		Satsiba	2
Buniyanga		Elomba Iwandjé	1



qu'il y ait eu bien souvent **deux** ou même **trois** figurines sculptées au-dessus des ossements.

Les Mahongwé expliquent ce dédoublement et parfois cette multiplication des lignages qui fractionne le clan petit à petit, alors que celui-ci reste toujours lui-même avec un nom et des interdicts spécifiques. La première sculpture, la plus grande, évoque l'ancêtre fondateur du clan, tandis que les autres, généralement plus petites, représentent son ou ses descendants (fils, neveu ou frère), chefs d'autres lignages directement apparentés.

Chaque figure sculptée avait un nom propre qui servait dans le cas d'une effigie unique, à désigner le panier des reliques; dans le cas contraire, le panier du **Bwété** prenait le nom de la grande sculpture. Tous les membres du clan connaissent encore ces noms au même titre que les noms personnels des ancêtres, même les femmes auxquelles pourtant l'accès direct au culte était interdit.

Dans chaque village, il y avait des paniers-reliquaires et des figurines sculptées. On peut se faire une idée de leur nombre par le relevé de leurs noms, clan par clan, dans les villages de la région de Mékambo (enquête de 1966).

Ainsi chaque village un peu important comptait de dix à vingt figurines, parfois plus. Cela permet d'estimer le nombre total de sculptures, à la fin du XIX^e siècle, à 2 000 ou 3 000. Il y aurait donc

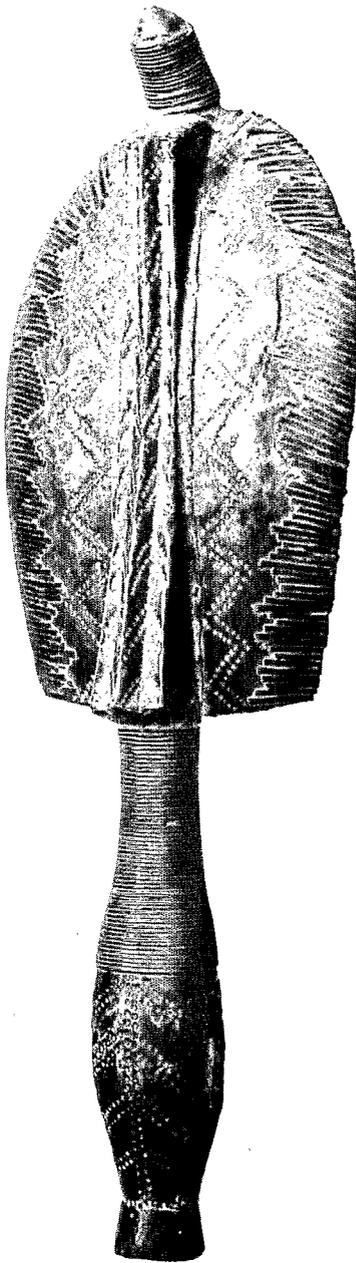
10. - Grand **Bwété**; bois et cuivre : ogive de la face étroite, sommet arrondi, yeux placés très haut.

Au revers, on remarque le mode de fixation des lamelles selon un décor en zig-zag, lui-même repris sur les plaques et la tresse verticale à nervure centrale.

Coll. Mestach.

actuellement dans les collections, muséographiques et privées, 10 % de la production plastique ancienne des Mahongwé/Shamaye, le reste ayant été détruit ou, dans quelques cas particuliers, caché dans des nécropoles secrètes.

Malgré plusieurs tournées des missionnaires catholiques venus spécialement en pays Mahongwé pour lutter contre les « superstitions » et le culte des ancêtres, parfois transformé en rituels de sorcellerie, certains lignages ont conservé des sculptures jusqu'en 1957, c'est-à-dire au moment où le



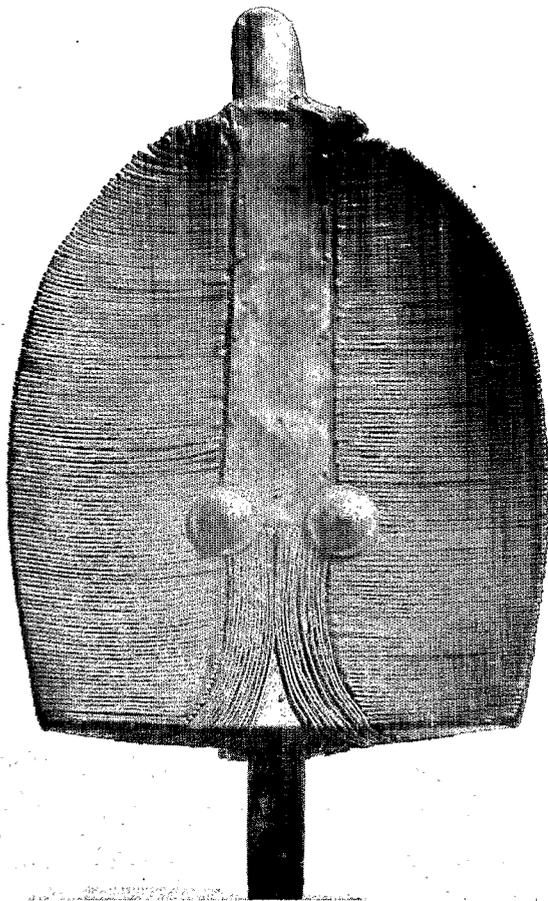
culte synchrétique autochtone dit de « Mademoiselle » est venu donner le coup de grâce définitif à l'art funéraire déjà ébranlé.

Ce culte, d'origine nord-congolaise, basé sur les révélations d'une « Demoiselle » blanche (la Vierge Marie ?) apparue en rêve à un prophète, était animé par un **nganga** de Mékambo, lui-même formé par des exorcistes kwélé. Ce guérisseur et devin s'était donné pour mission de détruire la sorcellerie qui sévissait dans toute la région. Pour cela, il devait dévoiler à tous, initiés et non-initiés, hommes, femmes et enfants, les rites secrets des confréries initiatiques, dont le **Bwété**, et détruire matériellement tous les objets qui étaient rattachés de près ou de loin à ces pratiques. Les chefs de lignages et de clans se sont vu soupçonnés de vouloir utiliser à des fins magiques la puissance du **Bwété** et ont été obligés de détruire eux-mêmes les reliquaires et les figures sculptées, en les brûlant publique-

11. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : les yeux en forme d'amande sont atypiques ; H. : 52,5 cm ; ex-coll. René Mendès-France.

ment ou en les jetant dans les rivières. Les missionnaires catholiques n'avaient pas procédé autrement vingt ans auparavant ! Seules, quelques sculptures ont échappé à cette destruction systématique, et ce sont elles que l'on retrouve maintenant, cachées dans des trous ou des mares par quelques **nganga** irréductibles, aujourd'hui disparus.

Le décompte exact des figures de **Bwété** rapportées en Occident jusqu'en 1965 est impossible à faire, beaucoup de pièces étant dans des collections privées inaccessibles. On peut estimer cependant qu'il ne devait pas excéder 150 objets. Avec les sculptures découvertes ces dernières années, on arrive à environ 200 pièces dont la moitié a été



12. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : nez manquant, cou et socle détériorés et manquant en partie ; H. : 39 cm ; Rautenstrauch-Joest-Museum, Cologne (fonds K. Clausmeyer).



13. - Grand **Bwété** ou **M'Boy**, région de Kélé (R.P. du Congo) ; bois et cuivre : la plaque frontale est particulièrement large ; H. : 45,5 cm ; coll. Musée de l'Homme, Paris.

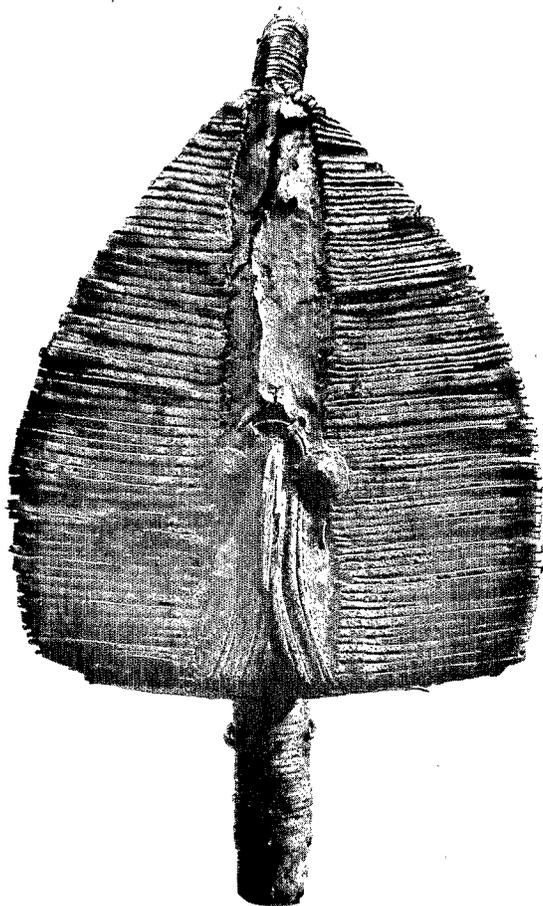
exposée ou publiée. C'est évidemment très peu par rapport à la multitude des objets d'art africains répertoriés de par le monde. Les œuvres kotamahongwé et kotashamaye sont et resteront désormais très rares.

Toutes les figures du **Bwété** authentiques sont anciennes. On peut estimer leur âge à plus d'un siècle. Tous les informateurs consultés — des vieillards de 70 à 80 ans — affirment que les sculptures de leur clan avaient été façonnées du temps de leur grand-père ou même avant. Eux-mêmes n'ont jamais connu, étant enfants, de sculpteur ou de forgeron ayant fabriqué des **Bwété**.

Actuellement, on trouve peu d'artisans capables d'imiter ce que les ancêtres faisaient avec tant d'habileté : les copies récentes sont assez maladroites et contrastent avec la finesse et l'harmonie plastique des pièces anciennes. La fourchette temporelle valable se situe donc entre — 100 et — 200 ans. On ne peut rien dire, du moins affirmer d'une ancienneté plus grande puisqu'au XVIII^e siècle les Mahongwé n'étaient pas encore dans la région de la Liboumba, mais entre le bas Ivindo et la haute Djidji. A cette époque les déplacements étaient fréquents et certains objets ont dû également être

détruits. Mais les forgerons-sculpteurs étant encore nombreux, on pouvait fabriquer aussitôt de nouvelles pièces. Le nombre total des pièces a commencé à diminuer inexorablement quand les forgerons ont disparu, certainement vers le milieu du XIX^e siècle, à l'époque de la dernière migration vers le nord.

Une question se pose dès qu'on parle d'ancienneté à propos d'art africain : comment ces pièces de bois se sont-elles conservées alors que les masques peints, en bois également, sont très vite détruits par le climat et les insectes ? Une raison explique que des figures de **Bwété** si anciennes aient pu parvenir jusqu'à nous : la structure même de l'objet qui est fait d'une âme de bois entièrement recouverte de fils et de plaquettes de cuivre tenus étroitement solidaires par d'innombrables agrafes. Le bois utilisé est parfois du bois dur, mais le plus souvent c'est un bois tendre et altérable de la famille des myristicacés, le **scyphocephalum** ou **nkoso** en dialecte kota. C'est un bois brun ou rouge foncé, assez dense mais facile à sculpter. A cela s'ajoutent les soins dont l'objet a constamment bénéficié : le nettoyage périodique des lamelles métalliques évitant en partie les effets destructeurs de l'oxydation et le rangement dans la case à l'abri de l'eau.



14. - Grand **Bwété** ; bois et cuivre : ogive de la face très pointue aboutissant presque à un visage triangulaire, socle cassé ; H. : 51 cm (largeur : 26 cm) ; coll. J. Kerchache.

15. - Petit **Bwété** ; bois et cuivre : sommet du visage demi-circulaire, lamelles disposées horizontalement puis de biais sur le front, absence de chignon postérieur, revers très détérioré ; H. : 14,5 cm (face seule) ; coll. J. Kerchache.

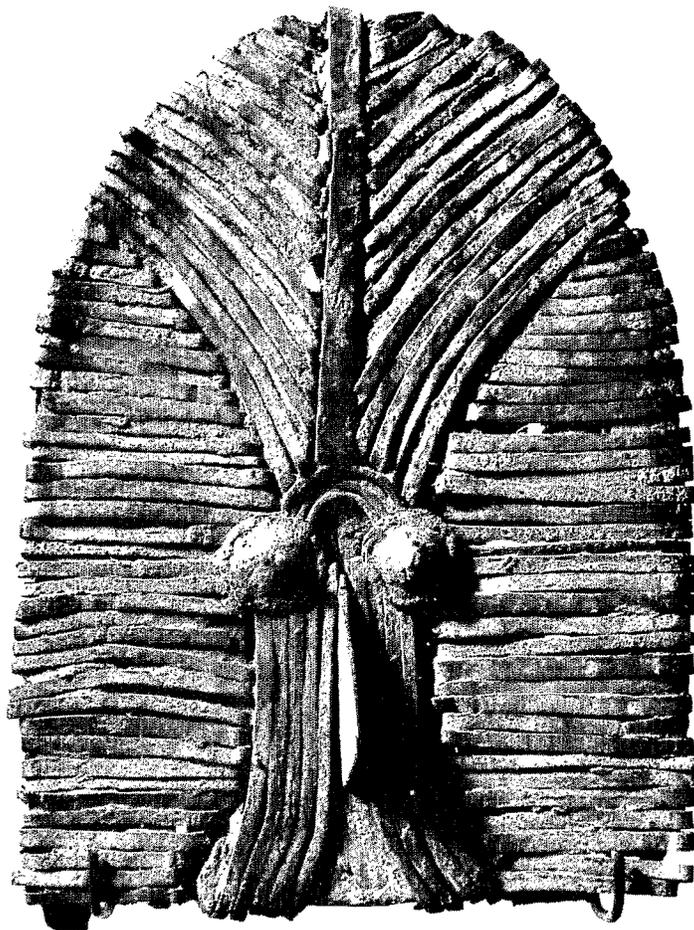
Tous ces soins envers les objets rituels du **Bwété** montrent à quel point les Kota-Mahongwé poussaient la dévotion aux ancêtres et la grande importance sociale et religieuse qu'avait ce culte au sein de la société traditionnelle.

**

LE STYLE KOTA-MAHONGWE

On a souvent comparé les figures du **Bwété** à la tête dressée du serpent naja en supposant, à tort, que cette forme ovoïde et plate s'inspirait de ce modèle. Les Mahongwé n'ont jamais mentionné eux-mêmes cette ressemblance, bien qu'ils connaissent particulièrement ce reptile, très commun dans la région.

Il est d'ailleurs vain de chercher le modèle du sculpteur africain (1) car celui-ci travaille avec son



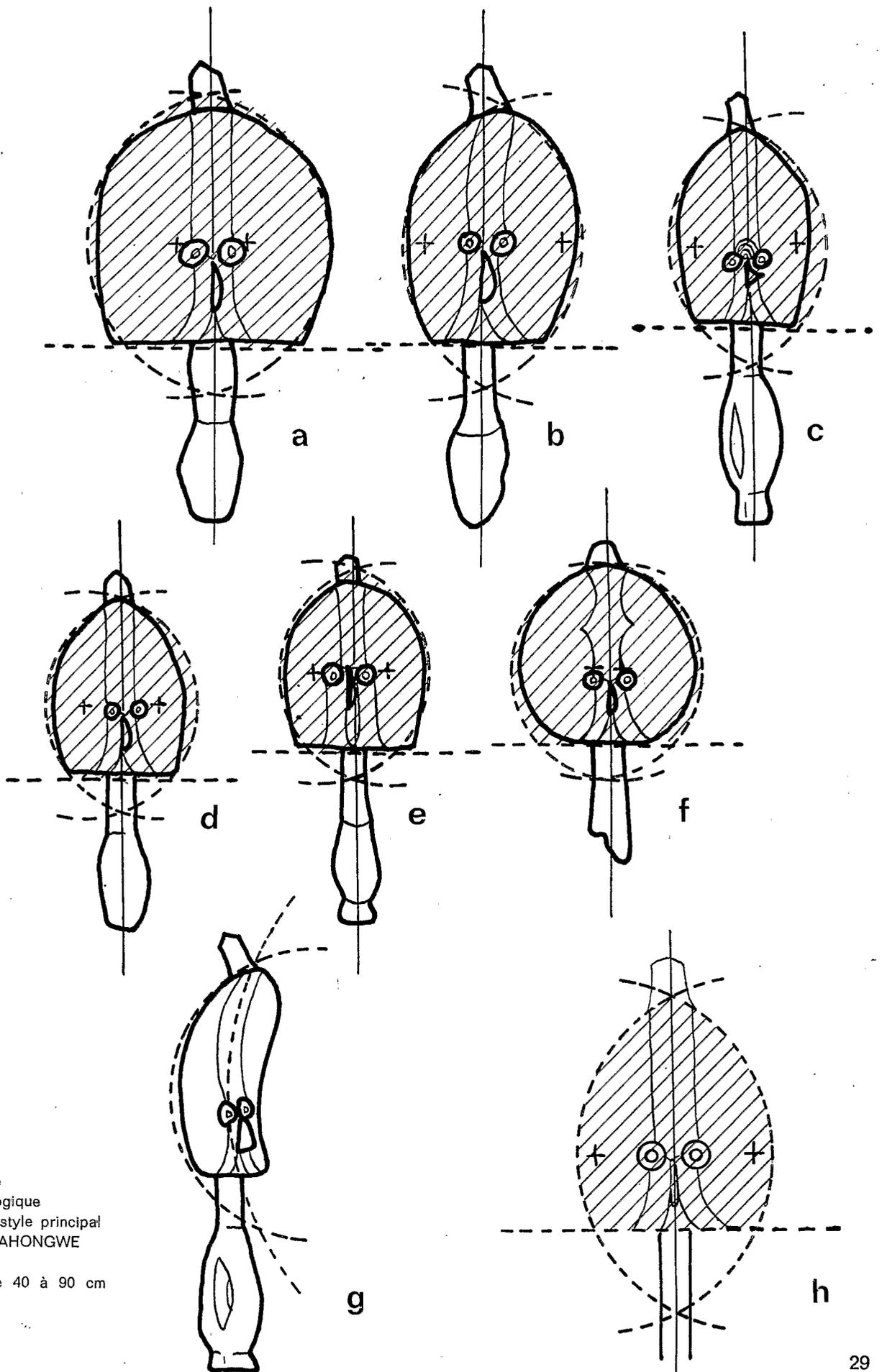
imagination et son goût, non avec ses souvenirs visuels. Pour le villageois Mahongwé, la figure du reliquaire est un portrait symbolique à la fois abstrait et décoratif où tous les éléments évoquent une réalité précise, sans toutefois la copier dans ses formes habituelles. Malheureusement les Mahongwé ne savent plus expliquer le pourquoi de tel ou tel détail : nous sommes maintenant en présence de pièces archéologiques dont on doit tenter de déchiffrer le sens perdu à l'aide de la connaissance de la culture globale.

Les figures ont en général 30 à 80 cm de hauteur, cou y compris. La face elle-même varie entre 15 et 30 cm de haut pour 10 à 25 de large. L'épaisseur de la pièce n'excède jamais 5 à 6 cm au milieu et 2 cm sur les bords.

La sculpture présente deux moitiés symétriques et identiques de part et d'autre d'une large bande

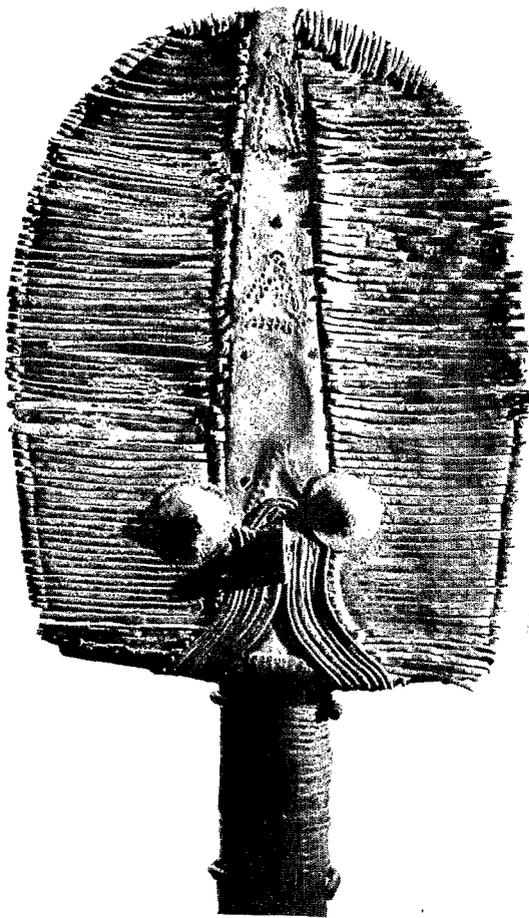
(1) L. Siroto, dans son article « The face of the Bwiiti » (1968) propose d'appeler ces sculptures « foliate figures » à cause de leur ressemblance à une grande feuille. Les couteaux de chefs Kota ayant vaguement cette même forme, il en déduit que la forme des figures est le symbole de l'autorité patriarcale.

Dans ma réponse à cet article (« Note sur le Bwété des Kota-Mahongwé », African Arts, 1969), je signale que le couteau « foliacé » n'est pas le seul utilisé mais que les chefs de la région de Mékambo ont également une lame quadrangulaire à trois tranchants appelée *ésanga*.



Structure
morphologique
du sous-style principal
KOTA-MAHONGWE

Ojets de 40 à 90 cm



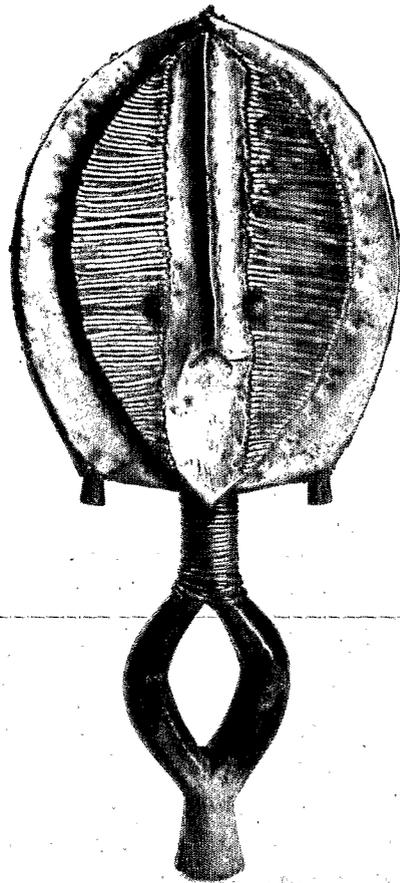
16. - Petit **Bwété** ; bois et cuivre : lamelles horizontales, yeux placés très bas, décor en demi-cercle au-dessus du nez et entre les yeux, au revers décor en relief de forme losangique ; H. 24 cm (socle manquant) ; coll. J. Kerchache.

17. - **Bwété**, sous-style de transition Shamaye ; bois, plaques et lamelles de cuivre : face en amande (foliacée), coiffure enveloppante avec pendentifs latéraux, socle de type « mahongwé » mais présenté transversalement (cf. le « losange » des figures obamba) ; H. : 49 cm ; coll. Völkerkunde Museum, Bâle (Suisse), fonds Stalder, 1930.

de métal à la base de laquelle sont fixés des yeux en cabochons, souvent très rapprochés l'un de l'autre. Sous les yeux, et de chaque côté du nez constitué d'une plaquette de cuivre plantée perpendiculairement à la face, se trouvent cinq ou six fils métalliques disposés en forme de moustaches tombantes (c'est d'ailleurs une simple décoration car les moustaches sont inconnues en tant que telles des Mahongwé (1).

Sous le nez s'étend une plaque de cuivre souvent piquetée qui tient lieu de bouche (2) (?). Au sommet de la face, obliquement par rapport au plan de l'objet, se dresse un tortillon métallique fait d'un seul fil spiralé qui figure la coiffure. Cet élément décoratif peut atteindre quelquefois 8 à 10 cm de haut (3).

Les fils qui décorent la face viennent s'accrocher sur la partie postérieure de la pièce. Celle-ci est



décorée d'une grande plaque piquetée et ciselée en « repoussé ». On trouve aussi au revers une nervure centrale très marquée qui se divise quelquefois en plusieurs lignes verticales figurant peut-être un autre élément de coiffure. Le cou qui supporte la figure est cylindrique sur la moitié de sa hauteur puis s'évase en deux branches dans un plan perpendiculaire à la face pour se terminer à la base par un petit socle polygonal. C'est là une différence très importante au sein du groupe kota puisque l'on

(1) La barbe par contre est portée par les notables (**Ba-kani**). Elle est souvent tressée. C'est également un signe de deuil mais dans ce cas, elle n'est pas peignée.

(2) La bouche est figurée dans certaines figures du Haut-Ogooué, en particulier dans les sous-styles obambamindassa de Sibiti et Otaïa. Plus au nord apparaît cette simple plaque, quelquefois décorée. L'absence de cet élément du visage n'est pas plus expliquée que l'absence d'oreilles. Il semble pourtant que dans tout le Gabon, seul le regard soit vraiment important. C'est d'ailleurs un symbole de vie.

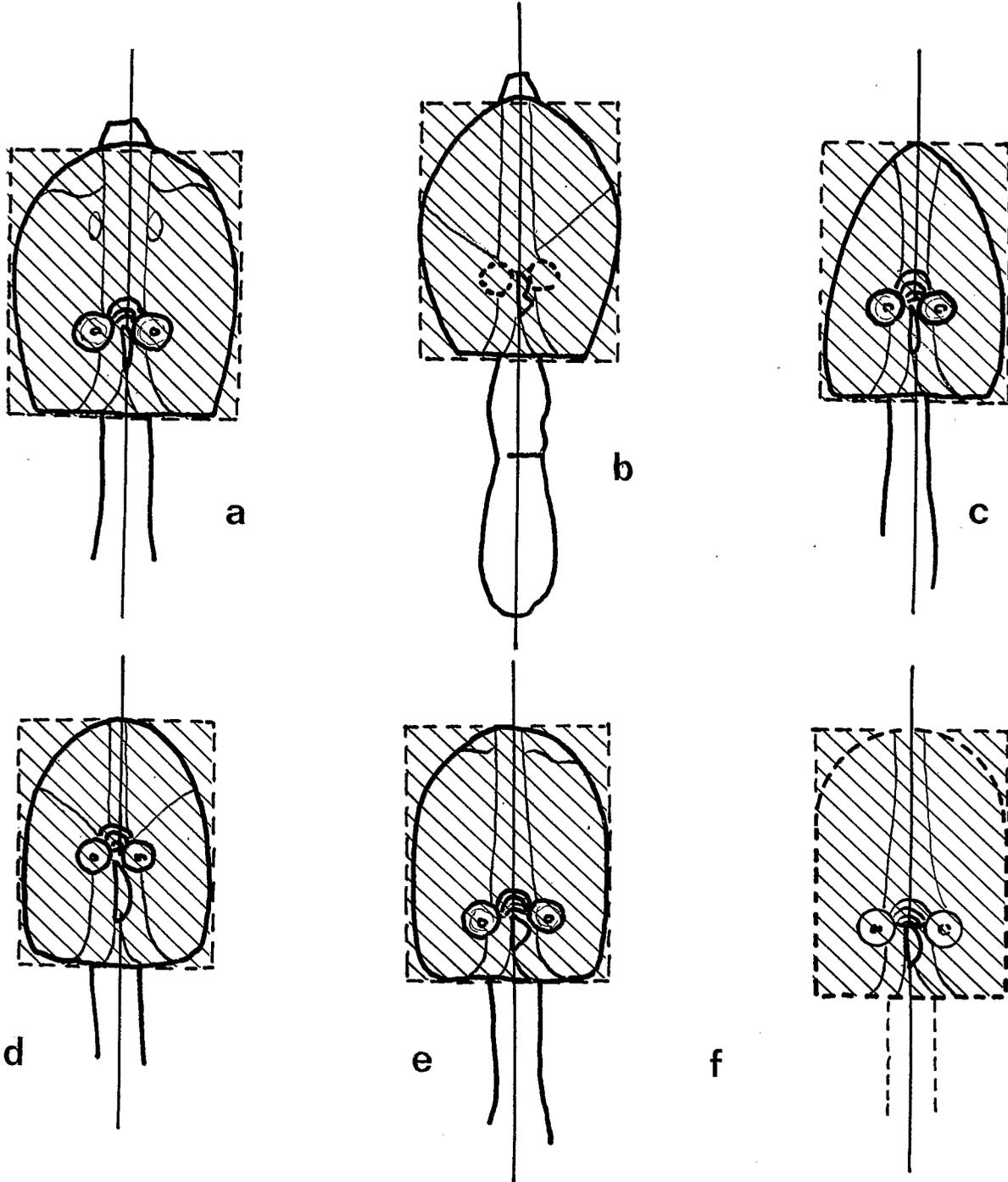
(3) Ce tortillon métallique rappelle l'ancienne coiffure des notables mahongwé, une grosse tresse unique **i-banda** descendant assez bas dans le dos. Les tempes étaient rasées. L'insigne d'autorité était constitué par une petite plume rouge piquée dans les cheveux au-dessus du front (plume de perroquet **koho** ou de l'oiseau **loka**).

sait que le pied-support des **mbulu-ngulu** (1) obamba est un losange évidé dans le même plan que la face.

Le cou des figures mahongwé est serti d'un fil métallique spiralé et porte une plaque ciselée sur le renflement de la base. Les motifs décoratifs de ces plaques, tous différents, figurent peut-être des « blasons » de clan. Les objets kota-obamba sont également décorés de tels motifs sur le croissant qui forme la coiffure.

Des variations dans un style homogène : sous-styles principal et secondaire, formes de transition.

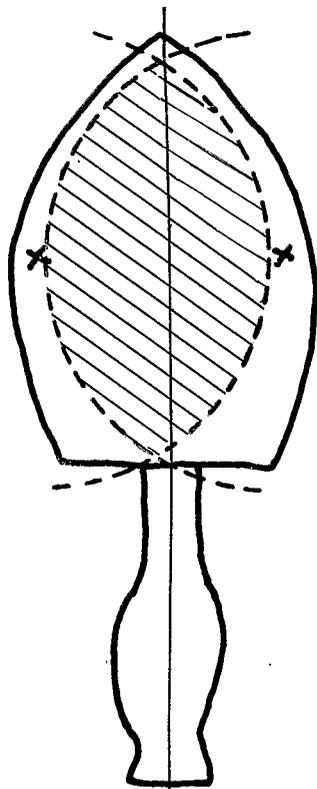
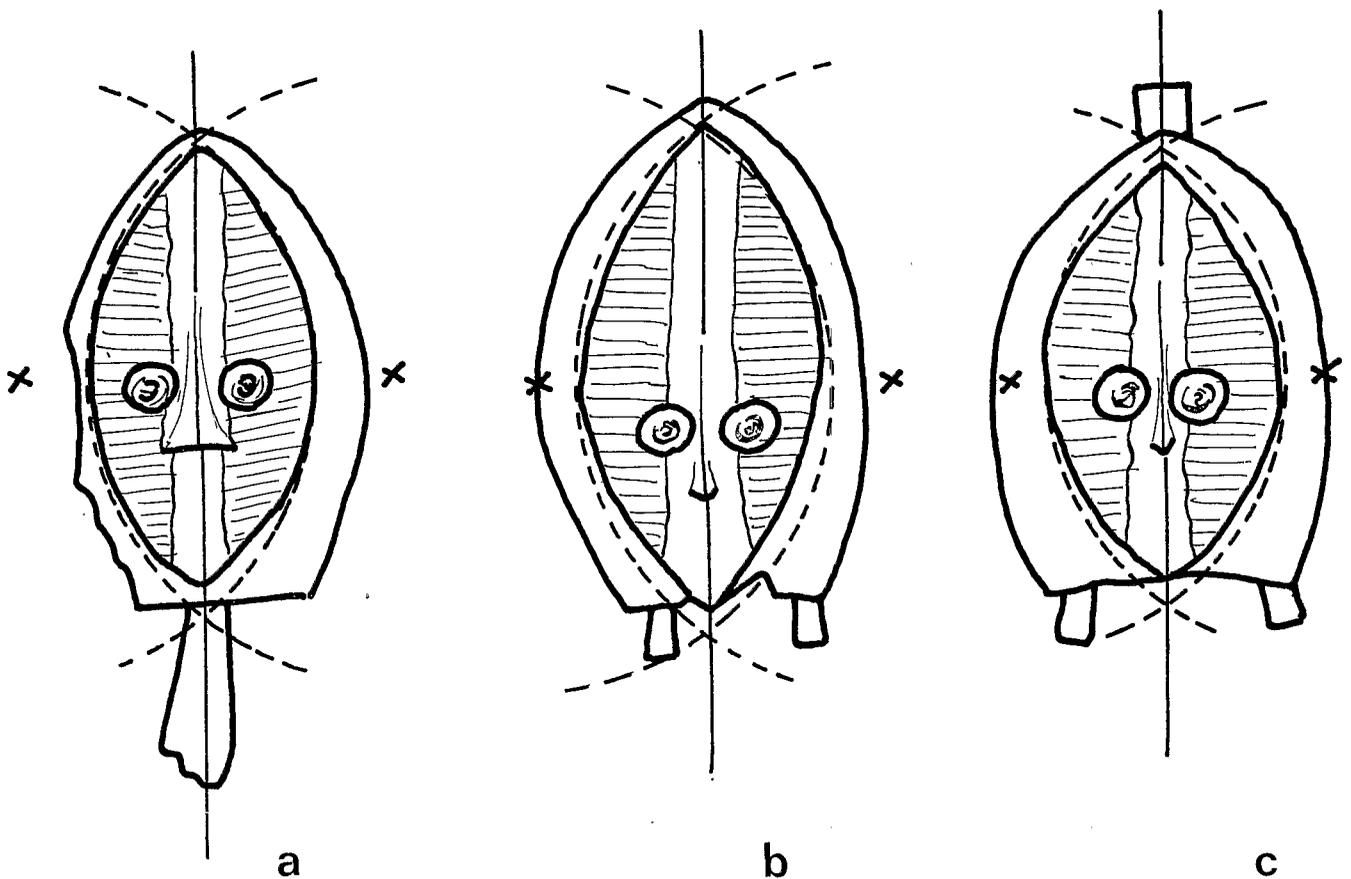
Le style kota-mahongwé frappe par son homogénéité constante et l'uniformité de son inspiration. C'est là aussi une des différences avec les styles du sud, où les formes sont multiples et variées dans le cadre de l'option kota initiale, c'est-à-dire un



(1) J'emploie ici le mot **mbulu-ngulu** car c'est le terme habituel qu'on rencontre dans les ouvrages et catalogues de référence. Mais il faut toutefois noter qu'on m'a toujours désigné les figures d'ancêtres des Obamba par le mot **Mboy**.

Structure morphologique du sous-style secondaire KOTA-MAHONGWE, objets de 20 à 40 cm.

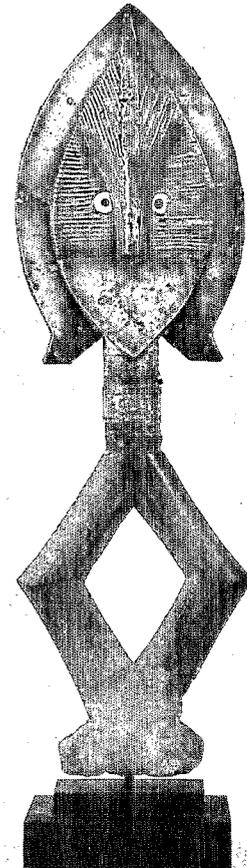
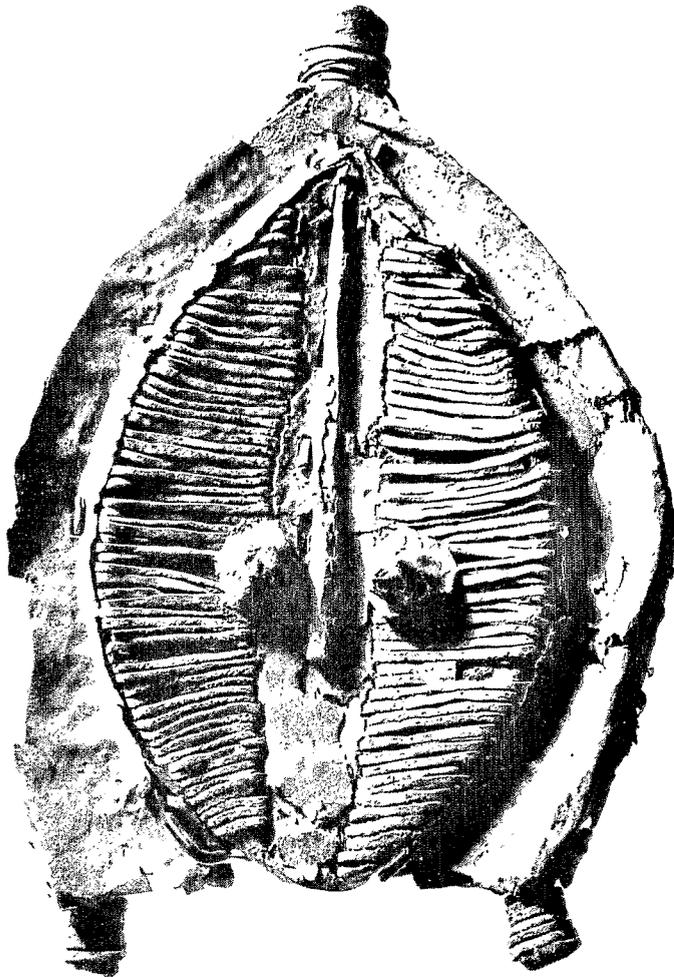
Structure morphologique du sous-style de transition KOTA-SHAMAYE.
Objets entre 30 et 50 cm.



volume traité en deux dimensions et décoré de plaquettes métalliques.

Toutefois l'uniformité mahongwé est tempérée par la répartition des objets en deux grandes catégories (qu'on nommera ici « sous-style » bien que la répartition ait des causes religieuses et non artistiques) dont nous avons déjà vu la signification : d'une part les « grands **Bwété** » qu'on peut rassembler au sein d'un sous-style principal, car ils sont les plus nombreux et les plus typiques, d'autre part les « petits **Bwété** » constituant un sous-style secondaire et n'ayant qu'un rôle d'accompagnement.

a) Les grands **Bwété** du sous-style principal peuvent atteindre 50 à 80 cm de haut (pied compris). La face a toujours plus de 20 cm de large. C'est le rapport de ces deux dimensions (hauteur \times largeur de la face) qui donne leur air majestueux aux belles pièces kota-mahongwé. Le décor typique de la face est fait de fils métalliques disposés **horizontalement** sur l'ensemble de l'objet. La figure a toujours un mince chignon allongé au sommet de la face. Toutes les pièces de ce sous-style sont pratiquement identiques, seuls les motifs décoratifs piquetés sur les plaques du socle et du revers permettent de les identifier et de les différencier. Quelques rares pièces sont toutefois remarquables par la forme triangulaire de leur face (alors que la plupart ont une face semi-ovoïde, en ogive).



18. - **Bwété**, sous-style de transition Shamaye ; forme intermédiaire entre les styles Kota du nord (Mahongwé) et du sud (Obamba, Mindassa, Bawumbu) ; bois et cuivre : visage foliacé, plaque frontale s'étendant jusqu'au bas de la face et comprenant une nervure centrale figurant le nez, coiffure enveloppante avec pendentifs décorés de fils spiralés ; H. : 25 cm (face seule) ; coll. J. Kerchache.

19. - Figure de reliquaire **M'Boy** des Bakota ; forme de transition entre les types Shamaye, Sango et Obamba : visage au contour foliacé (avec un front proéminent), coiffure enveloppante latéralement, socle en losange, décor de plaques et de lamelles de cuivre, yeux en ivoire ; H. : 34,5 cm ; The Art Institute of Chicago (Aldorf Foundation).

b) Les petits **Bwété** présentent plus de variété. Ils ont de 30 à 40 cm de haut. La face elle-même n'excède jamais 25 cm de hauteur, pour 10 à 15 de largeur. Les proportions changent dans le sens d'un allongement, car les yeux sont placés un peu plus bas par rapport à l'ensemble. Ils peuvent ne pas avoir de coiffure et leur décor est plus varié que dans le sous-style principal. Les lamelles de cuivre sont disposées suivant de nombreux motifs décoratifs différents, tant sur la face qu'au revers.

Si les deux « sous-styles » kota-mahongwé sont nettement différenciés, il ne faut jamais oublier qu'ils sont toujours solidaires à la fois dans le temps et dans l'espace. La différence essentielle est que le

sculpteur a pu donner libre cours à son inspiration créatrice pour les petites figures, alors que pour les grandes, les plus importantes sur le plan rituel, il a dû suivre le schéma traditionnel d'une manière plus stricte (1).

c) Un autre sous-style, encore assez mal connu, doit être mentionné : c'est le sous-style de transition qu'on peut appeler « Shamaye ». Il est illustré par quelques pièces, jusqu'ici attribuées aussi bien aux Mahongwé qu'aux Obamba, mais de formes tout à fait particulières, apparentées à la fois aux styles du nord et du sud. Son identification et sa localisation ont été précisées par la découverte, il y a quelques années, en pays Shamaye au sud-est de Makokou, de plusieurs objets de ce type. On connaissait déjà sans le savoir, un beau spécimen de ce sous-style au Musée Ethnographique de Bâle, identifié seulement comme « Kota » (n° III - 7017 - entré au Musée en 1930).

Rappelons, à titre de comparaison, que le style kota-obamba (région de Franceville) est caractérisé par une face ovale — au front bombé ou concave suivant les pièces — surmontée d'une coiffure enveloppante en forme de **croissant** au sommet ; un socle

(1) Certains « grands **Bwété** » sont somme toute, relativement petits : le fait important est le rapport de taille de la figure principale avec la figure secondaire.

en forme de **losange** évidé dans un plan parallèle à la face ; deux tortillons métalliques à la base de la coiffure, qui représenteraient soit des tresses, soit des pendants d'oreilles. Ce détail décoratif est important puisqu'il se retrouve dans les critères d'identification du sous-style de transition de la région sud-est de Makokou. Le style kota-obamba a pour centre la zone Zanaga - Sibiti - Franceville (Congo et Gabon) avec des formes plus baroques vers le sud.

Le sous-style de transition Shamaye présente une face en forme d'amande (deux portions de cercle symétriques de part et d'autre d'un axe vertical), enveloppée d'une coiffure en casque. La face est décorée de petites lamelles de cuivre, tandis que la coiffure est plaquée de métal sur toute sa surface. Certaines pièces ont à la base de la coiffure les appendices sertis d'un fil spiralé qui sont courants dans la zone sud. La face est parcourue de haut en bas par une plaque métallique étroite (3 à 4 cm de large) dans laquelle le sculpteur a ménagé le nez (qui n'est donc pas rapporté comme chez les Kota-Mahongwé). La bouche n'est pas figurée, comme dans les styles du nord.

De tendance très mahongwé — face concave décorée de fines lamelles métalliques, plaque centrale sur le front, yeux en cabochons et chignon au sommet du crâne (caractère important puisqu'il est typique des styles du nord) — ce sous-style a cependant des caractères purement obamba — coiffure enveloppante et petites tresses à la base de la face.

La connaissance actuelle qu'on a de la culture Kota permet de dire que ces pièces de transition doivent être Kota-Shamaye et peut-être même Kota-Shaké (région de Booué). Ces deux tribus sont apparentées de très près aux Mahongwé, surtout la première d'entre elles, et leur histoire en fait un groupe charnière entre les Ba-Kota du nord et du sud. Les Kota-Shamaye sont encore aujourd'hui sur la piste qui relie les deux zones de peuplement et ont des contacts permanents avec les Kota-Obamba d'Okondja (1). Les Shaké qui disent venir de la vallée de la Sébé à l'est sont également liés avec les peuples de l'Ogooué.

C'est peut-être chez eux que les Bandjabi et les Masango du centre Gabon ont puisé l'idée de décorer leurs figures d'ancêtres — les **Bumba viti** — de fils et lamelles de cuivre car on a d'eux des pièces entièrement recouvertes de métal qui rappellent étrangement les **Bwété** kota-mahongwé, bien que la tête y soit traitée en volumes et non en surfaces comme dans le groupe Kota.

Si on connaît maintenant d'une manière certaine la localisation du style Kota-Mahongwé, et d'une façon très probable celle du sous-style Kota-Shamaye, il reste à déterminer les caractéristiques et l'influence du sous-style shaké qui existe indubitablement, mais qui est encore une énigme pour les

(1) D'autre caractères culturels prouvent leur rôle de charnière culturelle et même certainement d'intermédiaire commercial (en ce qui concerne l'acheminement du cuivre, celui-ci provenant du Bas-Congo) : en particulier des colliers, bracelets de bras, jambières ciselées et gros bracelets de cheville (**djokélébalé**) qui n'étaient utilisés que pour le paiement de la dot. Mais ces objets se retrouvent dans les tribus du sud et non dans celles du nord.

spécialistes. Il faudrait découvrir plusieurs pièces in-situ pour être sûr de l'attribution ethnique et de la localisation. Or, ces sites sont rares et peu d'informateurs acceptent d'y mener le chercheur.

Travail du métal et construction de la pièce

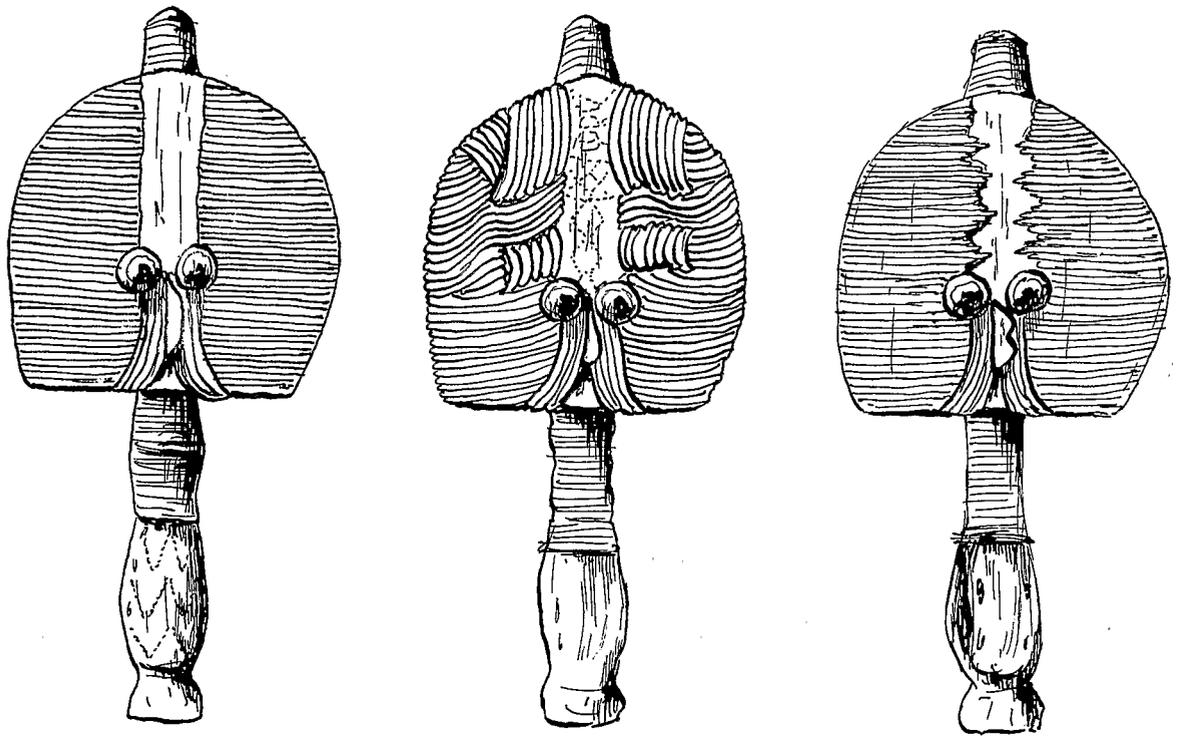
L'artiste mahongwé était à la fois sculpteur et forgeron. La première opération consistait à tailler d'une seule pièce le support de bois, la face et le cou. De profil, on s'aperçoit que les plans du cou et de la face ne sont pas confondus mais forment un angle obtus. La face elle-même a une très légère courbure qui donne toute son élégance à l'objet. Le sculpteur devait prévoir à l'avance l'aspect définitif de la figure au niveau de la taille de l'âme de bois, car c'est la forme du support et non pas simplement le revêtement métallique qui procure au **Bwété** sa beauté sculpturale.

Il découpait ensuite les plaquettes de cuivre et les lamelles. Toutes les pièces connues (sauf une seule en fer) sont recouvertes de cuivre ou de laiton. Cette région du Gabon ne possédant pas de cuivre dans son sol, on est amené à se demander comment les Ba-Kota ont pu avoir l'idée de décorer leurs figures d'ancêtres avec ce métal et surtout comment ils se le sont procuré.

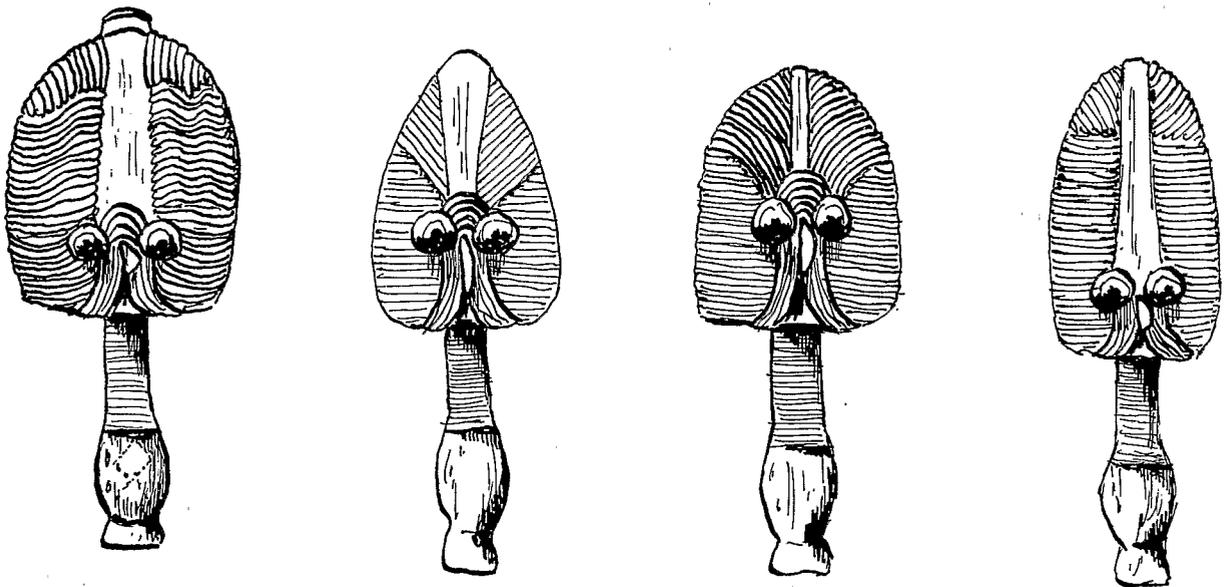
On trouve encore aujourd'hui dans le pays Kota de grands chaudrons ou cuvettes de cuivre nommés « neptunes » qui ont été importés par les Portugais dès le XVI^e siècle dans toute l'Afrique Centrale, les tribus s'en servant comme d'une monnaie d'échange. La forme de ces chaudrons est variable, certains affectant la forme d'une simple cuvette à larges bords. Il y en avait des grands et des petits, plus ou moins épais et lourds suivant la taille. C'était là le signe privilégié de la richesse et la source d'un prestige certain. Le cuivre a joué là le rôle de l'or dans d'autres contrées : tout ce qui était précieux chez les Ba-Kota était décoré de ce métal (sculptures rituelles, os des ancêtres, couteaux de chef, armes de guerre, bijoux, etc.). Avant l'introduction en quelque sorte artificielle du cuivre, peut-être les Ba-Kota utilisaient-ils simplement le fer comme élément de décor quand ce métal avait encore sa valeur première (la découverte d'une pièce plaquée de fer va dans ce sens). Le fer est très bien travaillé par les Ba-Kota de Makokou et Mékambo, mais il n'a plus du tout cette signification de richesse qu'il a eue ailleurs au Gabon. Chez les Fang du Woleu-Ntem la monnaie elle-même était constituée par de petits morceaux de fer forgé, les **biki**, qui servaient il n'y a pas encore si longtemps au paiement de la dot. Car il n'est pas douteux que le choix du métal décoratif des figures d'ancêtres était lié à sa valeur d'échange. Les figures rituelles ne pouvaient pas être redécouvertes avec des matières courantes et peu coûteuses, comme la peinture végétale par exemple qui était réservée aux masques. Nos propres aïeux, au Moyen-Age, ne pensaient pas autrement : les reliquaires gothiques sont également entièrement plaqués d'or et de pierres précieuses qui exprimaient l'intensité de la dévotion religieuse qui leur était rendue.

Tous les éléments métalliques du décor, les plaques, lamelles, fils, cabochons et agrafes étant prêts, l'artiste n'avait plus qu'à les fixer sur l'âme de bois.

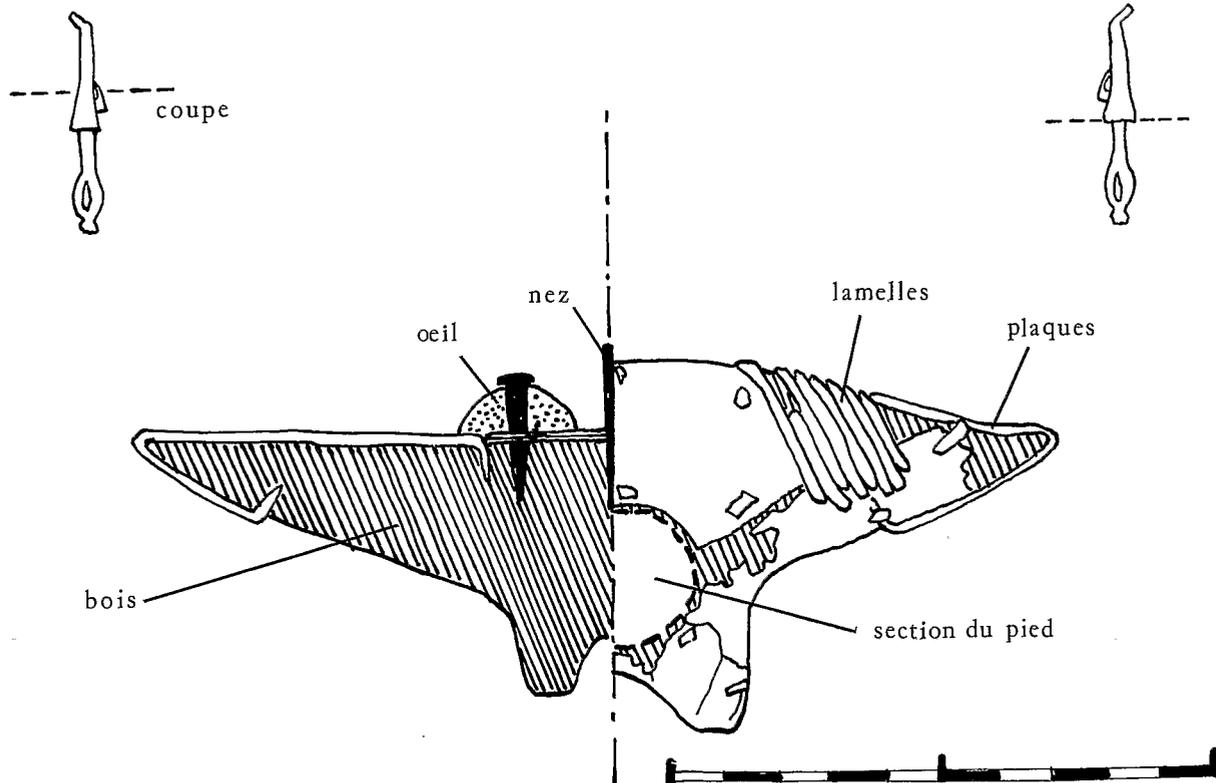
DISPOSITION DES FILS DE CUIVRE



Sous-style principal.



Sous-style secondaire.



Fixation des plaques et lamelles de cuivre. Coupes transversales.

Il agrafait d'abord les plaques les plus grandes, celle qui est sous le nez et va jusque sur la tranche inférieure de la face, celle qui couvre le revers ainsi que la plaque centrale du front. Il fixait ensuite le nez par son double crochet. Après seulement commençait la patiente fixation des fines lamelles de cuivre qui devaient, pour recouvrir toute la surface de la figure, être absolument jointives, le métal épousant étroitement la forme du support. Les lamelles vont donner à la pièce un relief et un modelé qui seront pour beaucoup dans sa réussite. Celles-ci sont fixées par leurs deux bouts qui sont incrustés dans le bois, d'un centimètre à peu près. Le sculpteur terminait la face en installant les yeux de chaque côté du nez, à la base de la plaque frontale. Enfin, il sertissait la coiffure et le cou d'un fil métallique spiralé et procédait au piquetage ou repoussage décoratif des plaquettes.

*
**

L'originalité du style Kota est tout à fait exceptionnelle et remarquable dans l'art de l'Afrique Noire ; celle du sous-style Kota-Mahongwé ne l'est pas moins à l'intérieur du groupe Kota, par la hardiesse de ses formes et malgré l'homogénéité de son inspiration.

Les Kota-Mahongwé ont poussé à l'extrême les principes sculpturaux de leurs voisins Kota. L'abstraction de leurs figures funéraires est tout à fait

prodigieuse compte tenu du contexte social. Car il semble exclu de parler de « primitivisme » et de « formes simples » devant ces énigmatiques visages d'ancêtres où la perfection de la finition, pour les plus « belles » pièces, atteste une véritable maîtrise des formes et de la matière (bois et métal). Le génie de l'artiste a été de savoir jouer avec les courbes de la face, l'ogive de la silhouette et la concavité douce du profil. Certains objets Kota-Mahongwé apportent sur le plan de l'harmonie des formes d'inspiration anthropomorphe, une solution tout à fait inattendue mais finalement satisfaisante pour un esprit et une sensibilité à la recherche de la beauté sculptée. La multitude des lamelles horizontales qui viennent, très régulièrement couper les courbes de la face et la bande verticale qui détermine les yeux ronds et le nez acéré, constituent des éléments de rupture et de contraste qui soulignent encore plus la sérénité dépouillée du visage.

Signalons enfin que les figures funéraires du **Bwété** ne sont pas les seules productions plastiques des Kota-Mahongwé : ils ont aussi sculpté des masques de danse très expressionnistes (masques-heaumes) appelés **Mbawé**, **Ehukulu-kulu** ou **Emboli** qui ont des affinités morphologiques évidentes avec les styles correspondants des Bakota et des Bakwélé et même des tribus du Haut-Ogooué voire du Congo. Le contraste des solutions plastiques adoptées dans les deux styles n'est pas la moindre énigme que nous posent les expressions sculptées de ce peuple. Mais c'est là une autre question qui devra faire l'objet d'une étude particulière.

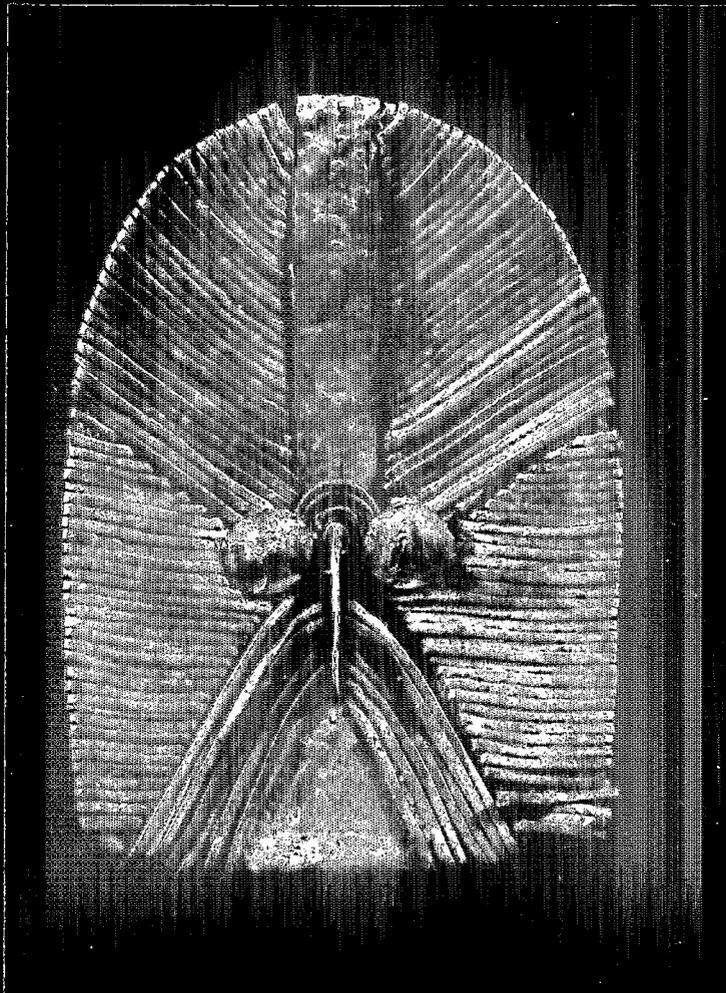


Photo hors texte.
Petit Bwété, bois et cuivre.
Coll. J.-C. Bellier.



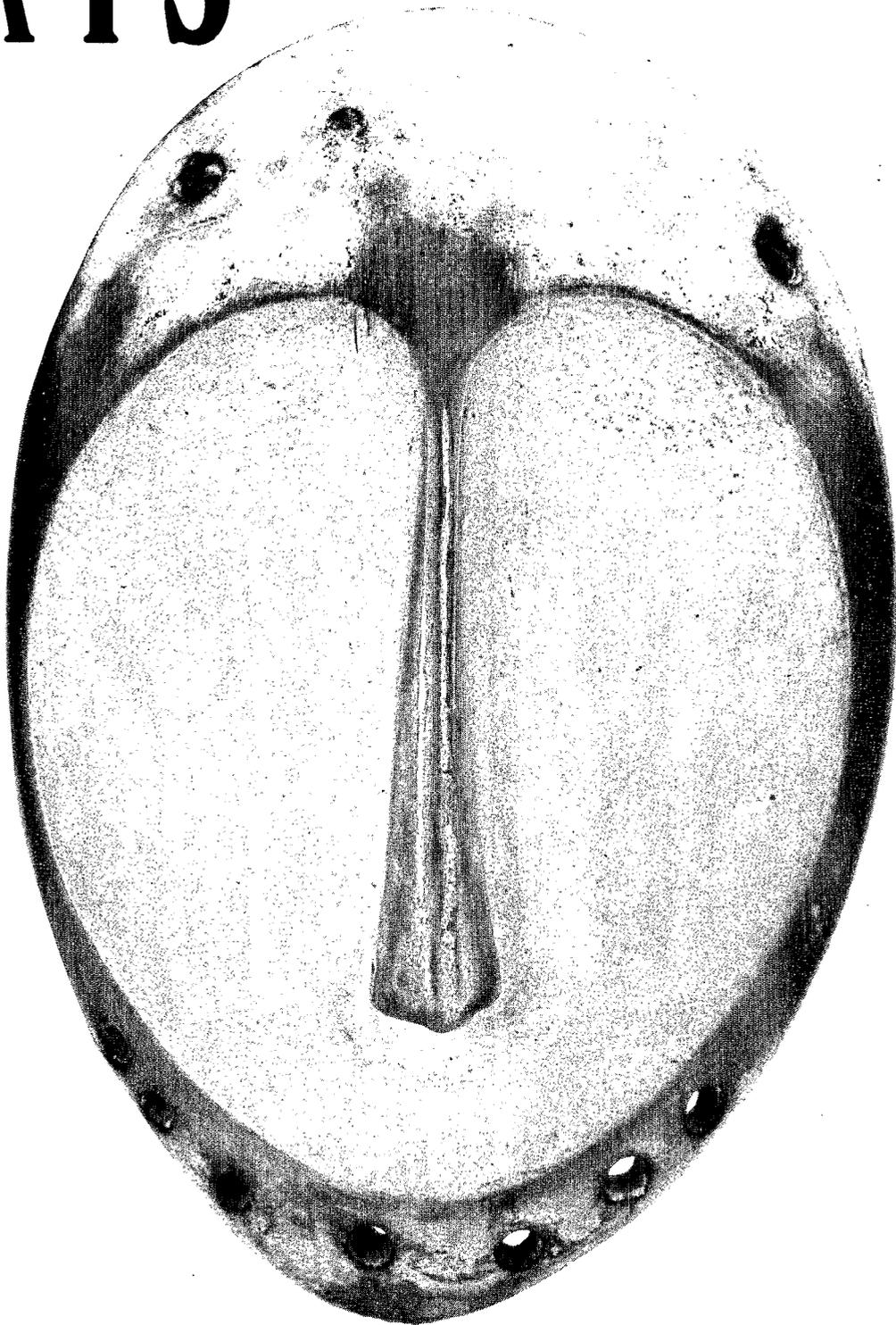
20. - Sculpteur Kota de la région du Haut-Ogooué avec ses instruments de travail. On remarque un chaudron en cuivre et à terre des morceaux de « neptunes » déjà découpés. Ceux-ci servaient à façonner les plaques des figures de reliquaire.

*
**

Louis Perrois, ethnologue à l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, a travaillé dix ans au Gabon où il a dirigé le Musée des Arts et Traditions de Libreville. Il a publié un certain nombre d'études dont les principales sont : « La circoncision Bakota (Gabon) », Cah. Sc. Hum. ORSTOM, 1970 ; « Chronique du pays Kota », Cah. Sc. Hum. ORSTOM, 1970 ; « Gabon : culture et techniques », catalogue du musée de Libreville, ORSTOM, 1969 ; Statuaire fang (Gabon) », Mémoire

ORSTOM n° 59, 420 p., Paris, 1972. Au sujet des styles plastiques gabonais : « Aspects de la sculpture traditionnelle du Gabon », revue Anthropos, Bonn, 1968-1969 ; « Problèmes d'analyse de l'art traditionnel du Gabon », Paris - Sorbonne, 1970, repris par ORSTOM, 1976 ; « Note sur la découverte de deux figures de reliquaire Kota-Mahongwé (Gabon) », Cah. Sc. Hum. ORSTOM, 1971 ; dans la revue « Arts d'Afrique Noire », n° 7, 1973 : « La statuaire des Fang du Gabon ».

ARTS



d'AFRIQUE NOIRE 20

HIVER 1976 17,50 frs

8873